

QUÉBEC OISEAUX

VOLUME 26 — NUMÉRO 2
HIVER 2015



DESTINATION
Le Sri Lanka

ÉQUIPEMENT
Quatre jumelles
à l'essai

RECHERCHE
Bernaches
en croissance

PORTRAIT
Le Plectrophane
des neiges

Divorcer ou non?

Convention n° 40051294



Offert exclusivement aux membres de QuébecOiseaux



REGROUPEMENT
QuébecOiseaux

Le monde à vol d'oiseau

Courez la chance
de gagner un

CHÈQUE-CADEAU DE 3 500 \$

applicable aux destinations suivantes :

**ARIZONA - COLOMBIE
COSTA RICA - ESPAGNE**

CHOISISSEZ OU COMBINEZ VOS DESTINATIONS



QuébecOiseaux
en collaboration avec



Groupe Voyages **VP**

Architectes de vos voyages.

Détenteur d'un permis du Québec

SERGE BEAUDETTE, votre guide accompagnateur

2^e prix :

**LUNETTE COUDÉE
VIPER HD 15-45x65
avec TRÉPIED
SUMMIT SS-P**

GRACIEUSEMENT DE



DEVENEZ MEMBRE DE QUÉBÉCOISEAUX POUR ÊTRE ÉLIGIBLE

Concours ouvert à tous les membres en règle au 31 décembre 2014 (18 ans et +).

Le tirage aura lieu le 16 janvier 2015. Valeur approximative de 4 725 \$.

Concours offert exclusivement aux membres individuels du Regroupement QuébecOiseaux. Pour participer, complétez le formulaire d'adhésion encarté dans le magazine QuébecOiseaux (automne 2014 et hiver 2015), allez sur le site www.quebecoiseaux.org/membres ou composez le 1 888 OISEAUX.

Des formulaires sont aussi disponibles chez nos annonceurs participants.

Une copie des règlements est disponible au www.quebecoiseaux.org ou à nos bureaux situés au 4545, av. Pierre-De Coubertin, Montréal.



SOMMAIRE

VOLUME 26, NUMÉRO 2
HIVER 2015

CHRONIQUES

- 5 En préambule**
- 7 Courrier des lecteurs**
- 8 Actualités**
- 18 Portrait**
Le Plectrophane des neiges
- 33 Côté cour, côté jardin**
Des passionnés d'oiseaux livrent leurs secrets
- 36 Équipement**
La gamme Zeiss
- 38 Livres**
- 40 Derrière l'objectif**
Sur la piste des lagopèdes
- 42 Défi**
Suceur de sève?
- 44 Le Migrateur express**
- 45 Calendrier des activités**
- 46 Observations saisonnières**
Printemps 2014
- 50 Sous la plume de...**
ERIC DUPONT

REPORTAGES

- 12 Divorcer ou non?**
Par VALÉRIE LEVÉE
- 20 Sri Lanka, la perle de l'océan Indien**
Par FRANÇOIS GRAVEL
- 30 BIENFAIT OU NUISANCE?**
Les populations de bernaches en croissance
Par ELIZABETH CARON



Durbec des sapins © Céline Bellemare

EN COUVERTURE



QUÉBEC
OISEAUX

Sizerin flammé

© Sylvain Rioux

JUMELLES ♦ LUNETTES DE REPÉRAGE ♦ TRÉPIEDS

- ♦ Durables
- ♦ Abordables
- ♦ Garanties à vie sans condition


VORTEX
LA FORCE DE L'OPTIQUE



1 866 343-0054

vortexcanada.net

ÉDITEUR

Regroupement QuébecOiseaux

RÉDACTEUR EN CHEF

Michel Prévillé

magazine@quebecoiseaux.org

DIRECTEUR GÉNÉRAL

Jean-Sébastien Guénette

COMITÉ-CONSEIL

Daniel Côté, Raynald D'Aoust, Renaud Gilbert

Michel Gosselin, Alain Hogue

CONSEILLER SCIENTIFIQUE

Michel Gosselin

ÉQUIPE DE RÉDACTION

Actualités | Marie-Hélène Dickey

Côté cour, côté jardin | Camille Dufresne

Défi | Claude Nadeau

Derrière l'objectif | Daniel Dupont

Équipement | Hugues Brunoni

Histoire naturelle | Michel Gosselin

Le Migrateur express | Louis Vaillancourt

Observations saisonnières | Pierre Bannon,

Olivier Barden, Normand David et Samuel Denaut

Portrait | Philippe Blain

COLLABORATEURS

Elizabeth Caron, Eric Dupont, Gaétan Duquette,

François Gravel, Valérie Levée

DIRECTION ARTISTIQUE ET PRÉPRESSE

Josiane Trépanier – Compographe

CORRECTION

Normand David, Gaétan Duquette,

Serge Gagné, Michel Gosselin

PUBLICITÉ

Louis Vaillancourt

Tél. : 514 252-3190

vaillancourt@quebecoiseaux.org

SERVICE AUX ABONNÉS

Annie Tellier

Québec Oiseaux - Service des abonnements

4545, av. Pierre-De Coubertin

Montréal (Québec) H1V 0B2

Tél. : 514 252-3190, 1 888 OISEAUX (647-3289)

(poste 6)

Changement d'adresse:

magazine@quebecoiseaux.org

Tarifs d'abonnement

Canada, 1 an : 22,95 \$ taxes incluses

États-Unis, 1 an : 32,95 \$, outre-mer : 39,95 \$

IMPRESSION

Solisco

DISTRIBUTION

LMPI – 8155, rue Larrey, Anjou (Québec) H1J 2L5

Le contenu de *Québec Oiseaux* ne peut être reproduit, ni traduit sans l'autorisation écrite du rédacteur en chef. Les idées émises dans les textes n'engagent que les auteurs.

Parutions : mars, juin, septembre et décembre

Date de parution : novembre 2014

Dépôt légal : Bibliothèque nationale du Québec et Bibliothèque nationale du Canada, ISSN 0843-9656

Envoi de Postes-publications

Convention n° 40051294

Port de retour garanti

Indexé dans **repère**

Nous reconnaissons l'appui financier du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du Canada pour les périodiques, qui relève de Patrimoine canadien.

Nous reconnaissons également l'aide financière accordée par le ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport du Québec, dans le cadre du programme de soutien financier aux organismes nationaux de loisir.

Un long fleuve moins tranquille

Il y avait déjà l'autoroute de l'Acier menant à Sorel-Tracy, jadis l'un des centres industriels les plus pollués du Québec. De là part maintenant l'autoroute du Pétrole qui s'élargit à Cacouna, après avoir traversé le lac Saint-Pierre, réserve mondiale de la biosphère reconnue par l'UNESCO. Cette bitumineuse autoroute fluviale longue ensuite des îles protégées qui assurent la conservation d'une part précieuse de la biodiversité du Saint-Laurent : l'archipel Les Pêlerins, l'île aux Lièvres, les îlots du Pot à l'Eau-de-Vie, l'île Blanche, l'île aux Basques, les Razades, et plus loin dans le golfe – là où se trouvent les mirobolantes réserves pétrolifères du gisement Old Harry – l'île d'Anticosti, les îles de Mingan, les îles de la Madeleine et autres refuges insulaires et littoraux.

Ce qui sidère, c'est que les projets pétroliers sont menés sans l'ombre d'une audience publique, ni la moindre étude d'impacts. Cela se fait pratiquement en vase clos : l'industrie pétrolière, nos gouvernements, et entre les deux, une armée de lobbyistes qui font tout pour balayer sous le tapis les inquiétudes des citoyens – qui n'ont toujours pas voix au chapitre de toute façon – ainsi que les critiques des groupes environnementaux et de nombreux chercheurs scientifiques.

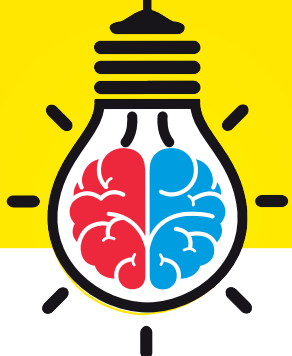
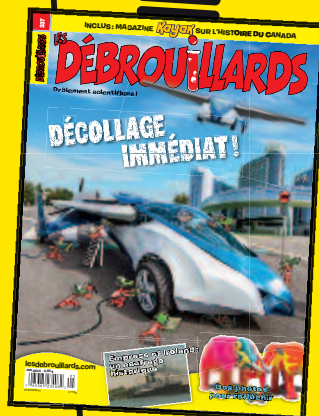
« Il y a clairement une menace qui dépasse toutes les autres. C'est la transformation du Saint-Laurent en une voie majeure de transport du pétrole de l'Ouest. Ces projets n'ont jamais été analysés ni évalués. C'est une absurdité totale. Ça dépasse tous les risques qu'on peut imaginer pour le Saint-Laurent », affirmait dans *Le Devoir* Pierre Béland, directeur scientifique de l'Institut national d'écotoxicologie du Saint-Laurent.

Dans une lettre d'opinion largement diffusée, Jean-François Giroux, professeur au département des sciences biologiques de l'UQAM et secrétaire de la Société Duvetnor, a rappelé pour sa part qu'il n'y avait pas seulement les bélugas qui étaient menacés par le projet de port pétrolier de Cacouna, mais également de nombreuses espèces d'oiseaux marins qui nichent dans les îles du secteur ou qui s'y arrêtent en migration. Selon lui, « il est clair que l'implantation d'un terminal pétrolier au port de Gros-Cacouna va totalement à l'encontre du maintien de l'intégrité écologique des îles du Bas-Saint-Laurent. Pour cette raison, le projet de TransCanada doit être arrêté maintenant. »

Les navires qui transportent le pétrole brut sont aujourd'hui surdimensionnés, et on se demande comment tout déversement pourrait être endigué : « Les pétrolières doivent en principe être en mesure de récupérer 10 000 tonnes de brut en cas de déversement, mentionnait *Le Devoir* dans un article publié cet automne. Mais les pétroliers qui circulent et qui circuleront dans les eaux québécoises transporteront de 70 000 à 200 000 tonnes de pétrole. C'est deux à cinq fois plus d'or noir que la quantité déversée par l'*Exxon Valdez* en Alaska en 1989. » Or, pour ajouter aux inquiétudes, il n'y a aucun plan d'urgence concerté pour endiguer une marée noire de cette ampleur.

On serait en droit de s'attendre de nos gouvernements qu'ils appliquent le sage principe de précaution; ils ont plutôt décidé d'y aller la pédale au fond, en faisant fi de la *Loi sur le développement durable*. Terrifiant!





Magazines branchés!
Lecteurs allumés!
magazinesdescience.com

Jean Paquin (1958-2014): le poids du colibri

J'écris ces quelques lignes le soir même des funérailles de Jean. Pendant la cérémonie, le célébrant raconta l'anecdote suivante : un jour, un colibri se perche sur son doigt. Pendant cet instant privilégié, l'homme est fasciné par le fait qu'il ne sent même pas le poids du petit oiseau. Puis celui-ci décolle... prenant son envol vers l'arrière. Un être si fragile, dont toute la force nous apparaît dans son unicité. Jean s'est abreuvé au nectar de la vie dans ses moindres replis, goûtant jusqu'à la toute fin la beauté de chaque instant de bonheur, un mot d'amitié, un oiseau à la mangeoire, le chant des grillons. Saluons son amour de la vie et profitons de l'exemple de l'ami Jean pour apprécier chaque beau moment, même le plus bref et surtout le plus simple, qui nous est offert.
Carpe diem



Johanne Ménard

Amie de Jean Paquin et éditrice de ses guides d'ornithologie aux Éditions Michel Quintin

Hommage à Jean Paquin

Cher Jean,
Ton départ trop rapide m'a beaucoup peiné. Le 18 août dernier, j'étais content d'avoir de tes nouvelles quand tu m'écrivais un message rempli de confiance, que je ne peux malheureusement relire aujourd'hui qu'avec le cœur plein de tristesse.

Tu y exprimais ta fierté d'être à l'origine de *QuébecOiseaux*: « J'avoue que je suis très heureux de voir que cette revue va commencer sa 26^e année de publication... que de chemin parcouru ! J'avoue bien humblement, en tant que premier rédacteur en chef, que je suis fier de voir ce qu'est devenue cette revue que j'aime bien appeler parfois mon bébé. C'est qu'il a très bien vieilli ce bébé. »

On sentait beaucoup de résilience et de courage face à la maladie quand tu disais: « Ça va relativement bien côté santé même si ce n'est pas parfait. Je suis moins mobile, mais bon, je fais les choses différemment. On dit souvent que l'observation des oiseaux se fait de différentes façons; ce que je fais en faisant un peu de terrain avec des amis et ma chère Nicole. Nous réaménageons complètement notre poste d'alimentation. »

L'espoir t'habitait toujours quand tu écrivais: « Et il y a la lecture! À ce sujet, le texte de Michel Gosselin dans le 100^e numéro a piqué ma curiosité. Je me demande comment commencer une recherche de livres anciens sur Internet. As-tu quelques pistes à ce sujet? [...] Et voilà pour quelques nouvelles en cette belle journée du mois d'août. »

Jean, j'ai voulu rendre hommage à ta bonté, ta modestie et ta détermination en partageant ces quelques paragraphes, et

bien montrer comment la passion des oiseaux t'a habité et soutenu jusqu'à la fin.

Tu nous manqueras beaucoup.

Gaétan Duquette
Longueuil

Un magazine pédagogique

Je suis enseignante en sciences et technologie à la première année du secondaire. Une partie de notre programme couvre l'univers vivant et traite de la diversité de la vie (espèces, taxonomie, population, habitat, niche écologique, adaptations physiques et comportementales, évolution), du maintien de la vie et de la perpétuation des espèces. La revue *QuébecOiseaux* est devenue un de mes outils pédagogiques préférés, car elle regorge d'exemples concrets pour aider les jeunes à comprendre tous les concepts que nous devons voir. Je l'ai toujours avec moi en classe, je lis des articles aux élèves, je leur montre les magnifiques photos qu'elle contient. Bref, la revue fait partie intégrante de mon enseignement. Étant moi-même une passionnée d'oiseaux, j'espère pouvoir transmettre ma passion aux élèves.

Bravo à Christophe Buidin pour son article au sujet des oiseaux de proie, « Maîtres du ciel », dans le numéro de l'automne 2014. Mes élèves auront bientôt le plaisir et la chance de le découvrir. Merci!

Louise Roy
Saint-Hyacinthe

POUR NOUS JOINDRE magazine@quebecoiseaux.org
ou *Québec Oiseaux*, 4545, av. Pierre-De Coubertin, Montréal (Québec) H1V 0B2.
Veuillez joindre votre numéro de téléphone, qui sera gardé confidentiel. Les lettres peuvent être abrégées.

6 AUTRES MODÈLES EN MAGASIN

Nikon

SAIL

BELOEIL - BROSSARD - BURLINGTON - ETOBICOKE - LAVAL - OSHAWA - OTTAWA - QUÉBEC - VAUGHAN
NOUVEAU MAGASIN À CAMBRIDGE MAINTENANT OUVERT

LA PLUS GRANDE DESTINATION PLEIN AIR

MOUVEMENTS ÉRUPTIFS CHEZ LES FRINGILLIDÉS

Quelles espèces verrons-nous cet hiver?

La plupart des passereaux boréaux qui nous rendent visite l'hiver sont des espèces de la famille des Fringillidés, reconnus pour leurs mouvements éruptifs. Ces migrations de masse, périodiques et erratiques, vers de nouvelles régions sont dictées par la quête de nourriture. La présence plus ou moins importante des Fringillidés dans certaines régions de la province en une période donnée est tributaire de la production semencière de leurs essences d'arbres préférés.

Chaque année, Ron Pittaway propose un pronostic hivernal sur la présence de dix Fringillidés basé sur les productions semencières de différentes espèces d'arbres. Les prévisions s'appliquent principalement à l'Ontario, mais touchent également les provinces et les États adjacents. Les arbres-clés qui influencent le déplacement des Fringillidés dans la forêt boréale sont les épinettes, les bouleaux et les sorbiers. Cette année, la production de semences des épinettes est abondante à travers le nord et le centre du Québec, et jusque dans la péninsule gaspésienne, ce qui devrait y attirer les Becs-croisés bifasciés et les Tarins des pins en grand nombre. Les Durbecs des sapins devraient être au rendez-vous dans le centre-nord du Québec en raison de l'excellente production de sorbiers. Les Sizerins flammés devraient se diriger vers le sud du Canada et les États du nord en raison de la faible production semencière des bouleaux dans l'ensemble de la région.

Les prévisions individuelles complètes peuvent être consultées sur le site web suivant : www.jeaniron.ca/2014/forecast14.htm



Sizerins flammés
© Céline Bellemare



La Paruline bleue appartient à un genre, *Setophaga*, largement représenté en régions tempérées, mais très peu présent comme nicheur en régions tropicales.

© Marcel Gauthier

MIGRATION INTERCONTINENTALE

Nos oiseaux sont-ils vraiment des snowbirds?

Pourquoi les oiseaux voyagent-ils entre les régions tropicales et les régions tempérées? D'un côté, il y a la croyance populaire selon laquelle les oiseaux quittent les régions tempérées en automne pour fuir le temps froid, et de l'autre côté, la vision des biologistes qui expliquent le départ printanier des oiseaux tropicaux vers le nord par une trop grande densité d'individus qui occasionne une importante compétition pour l'espace et la nourriture.

Afin d'éclaircir la question, des chercheurs se sont penchés sur l'origine des mouvements migratoires d'un ensemble de plus de 800 espèces d'oiseaux chanteurs du Nouveau Monde, qui comprend, entre autres, les bruants et les parulines. En retraçant l'origine ancestrale des migrants actuels, ces chercheurs ont découvert que, plus souvent qu'autrement, ces espèces migratrices sont originaires des régions tempérées et non des régions tropicales. La rigueur des hivers des régions tempérées serait donc à l'origine des mouvements migratoires de la plupart de nos espèces nord-américaines.

(Source : *NewScientist*, 9 août 2014, p.9)

CHANGEMENTS CLIMATIQUES

Et s'il fallait surveiller les précipitations plutôt que la chaleur...

Jusqu'à maintenant, plusieurs chercheurs se sont penchés sur l'impact du réchauffement climatique sur les oiseaux. Or, voici qu'une nouvelle étude révèle que les précipitations joueraient un rôle plus important que le réchauffement climatique dans la survie à long terme de plusieurs espèces d'oiseaux.

Pour parvenir à cette conclusion, on a bâti plusieurs modèles statistiques afin de prédire l'incidence de différents facteurs climatiques sur les populations d'oiseaux. Puis on a déterminé quels modèles expliquaient le mieux les changements dans les tendances actuelles des populations, en les appliquant à une banque de données déjà établie. La banque utilisée contenait 32 années de données sur la répartition et l'abondance de 132 espèces d'oiseaux de l'ouest des États-Unis et de la Colombie-Britannique. Les modèles qui incluaient les précipitations prédisaient avec plus de succès les changements survenus dans les tendances démographiques. Notamment, les précipitations de décembre semblaient avoir un effet important sur certaines espèces, comme le Gros-bec errant. Le modèle indique que la baisse de ses effectifs pourrait être reliée aux conditions de sécheresse présentes dans le nord-est de l'aire en question. Selon l'étude, si les précipitations hivernales tendent à diminuer, cela aura un impact sur les printemps, qui seront alors plus secs. Les espèces tolérantes à la sécheresse pourraient prendre de l'expansion tandis que celles qui préfèrent des conditions plus humides pourraient régresser.

(Source : <http://oregonstate.edu/ua/ncs/archives/2014/jul/precipitation-not-warming-temperatures-may-be-key-bird-adaptation-climate-change>)

Le Colibri roux est au nombre des 132 espèces de l'ouest du continent qui ont fait l'objet de l'étude. © Amar Athwal



Tarin des pins
© Michèle Amyot

ENTRETIEN DES ROUTES EN PÉRIODE HIVERNALE

Des oiseaux intoxiqués au sel

Pour la première fois, on détient des preuves cliniques à l'effet que l'épandage de sel (chlorure de sodium) sur les routes en période hivernale peut entraîner une intoxication mortelle chez des oiseaux. Plusieurs cas de mortalité aviaire le long des routes traitées au sel avaient déjà été rapportés par le passé, mais la faute était généralement attribuée aux collisions des oiseaux avec les voitures.

L'incident en question s'est produit en janvier 2005 en République tchèque, alors qu'un groupe de 28 Tarins des aulnes se nourrissaient de semences d'aulnes situées à proximité d'une route traitée au sel. Au bout de seulement quelques minutes, ces oiseaux sont devenus immobiles, puis sont morts. Une dissection du tube digestif a été pratiquée sur cinq sujets. Les résultats obtenus ont démontré qu'une intoxication aiguë était vraisemblablement responsable de leur mort.

On croit que les tarins ont voulu utiliser les granules de sel comme gastrolithes, ces cailloux ingérés volontairement par certains oiseaux pour faciliter la digestion, d'autant plus que le couvert neigeux avait probablement rendu les véritables cailloux inaccessibles. Les auteurs de l'étude recommandent l'utilisation de granules de sel de taille inférieure à 2 mm pour déglacer les routes en hiver.

(Source: *Ardea* 102 (2):101-104)

JEAN PAQUIN (1958-2014)

Décès d'un pilier de l'ornithologie québécoise

Le milieu de l'ornithologie québécoise a appris avec tristesse le décès de Jean Paquin, survenu le 17 septembre dernier. Cet ornithologue bien connu a participé à la création du magazine *QuébecOiseaux* en 1989 et en a été le rédacteur en chef jusqu'en 2001.



Jean Paquin a contribué au développement du loisir ornithologique de manière déterminante, tant par son travail à la barre de la revue que par la publication de plusieurs livres sur les oiseaux. Le guide *Oiseaux du Québec et des Maritimes*, réalisé en 1998 avec la collaboration du peintre animalier Ghislain Caron, constitue un ouvrage marquant, qui a contribué à parfaire les connaissances de milliers d'amateurs. Une

entrevue avec ce pionnier a été publiée dans notre précédente édition (*QuébecOiseaux*, automne 2014), notamment pour souligner le rôle important qu'il a joué dans l'histoire du magazine. Cet article résume en quelque sorte son parcours professionnel, et est disponible en ligne à l'adresse suivante :

<http://quebecoiseaux.org/index.php/publications/magazine/archives/301-entrevue/867-genese-d-un-magazine>



© Christianne Pitre

Le Râle tapageur (*Rallus crepitans*), d'Amérique du Nord, est maintenant considéré comme une espèce distincte du Râle gris (nominal), d'Amérique du Sud. Son nom français lui avait été donné par Provancher (en 1873) et Dionne (en 1883) à l'époque où l'espèce était également considérée distincte. Le spécimen ci-contre est le seul à avoir été rapporté au Québec : à Maria, en Gaspésie (photographié ici le 13 octobre 2003).

LISTE DE L'AMERICAN ORNITHOLOGISTS' UNION

Changements taxonomiques

Chaque été, l'American Ornithologists' Union (AOU) publie un supplément à sa *Check-list of North American Birds* afin d'annoncer les changements les plus récents à la classification des oiseaux nord-américains. Voici les nouveautés de 2014 en ce qui concerne les espèces du Québec. Le Râle gris, de présence exceptionnelle au Québec, a été scindé en trois espèces distinctes : le Râle gris (*Rallus longirostris*, Mangrove Rail) nominal, d'Amérique du Sud, le Râle de Californie (*R. obsoletus*, Ridgway's Rail), de Californie, et le Râle tapageur (*R. crepitans*, Clapper Rail) de l'est de l'Amérique du Nord et des Antilles. C'est seulement ce dernier qui a été noté, exceptionnellement, au Québec. D'autre part, en ce qui a trait à la liste des espèces, la Tourte voyageuse (espèce disparue) se trouve maintenant placée avant la Tourterelle à ailes blanches.

(Source : <http://aoucospubs.org/doi/pdf/10.1642/AUK-14-124.1>)

NOUVELLE ESPÈCE RAPPORTÉE AU QUÉBEC

Un Bruant de Brewer observé à Percé

Ce jeune Bruant de Brewer a été photographié à Percé par Albin Couture le 12 octobre 2014. Il s'agit de la première mention au Québec de cette espèce de l'ouest du continent.

Le Bruant de Brewer a déjà été signalé par le passé en Ontario, au Maine et en Nouvelle-Écosse, entre autres.



© Albin Couture

PALÉONTOLOGIE

Découverte du premier oiseau pollinisateur

Le fossile du premier oiseau pollinisateur connu à ce jour vient tout juste d'être extrait du site fossilifère de Messel, en Allemagne. Il s'agit d'un *Pumiliornis tessellatus*, un oiseau au long bec effilé qui se nourrissait apparemment de fleur en fleur il y a de cela 47 millions d'années. Bien qu'il ait eu la taille d'un colibri moderne, il n'avait pas de lien de parenté étroit avec ce dernier, ni avec toute autre espèce moderne.

Les deux types de grains de pollen trouvés dans l'estomac du *Pumiliornis* constituent la première preuve tangible de l'existence de ce mode d'alimentation chez les oiseaux. Avant cette découverte, on supposait que la pollinisation des plantes par les oiseaux avait débuté il y a de cela 30 millions d'années, puisque c'est de cette époque que datent les plus vieux fossiles de colibris. De plus, ces fossiles constituaient seulement des preuves indirectes de la pollinisation des plantes par les oiseaux, puisqu'aucun fossile ne pouvait révéler que ces colibris se déplaçaient réellement de fleur en fleur pour se nourrir. La découverte récente porte également à croire que certaines espèces de plantes qui poussaient sur la Terre il y a 47 millions d'années s'étaient déjà adaptées à ce mode de reproduction.

(Source : <http://news.nationalgeographic.com/news/2014/05/140527-fossil-first-earliest-bird-pollinator/>)



© Gerald Mayr / Volker Wilde



Huppe fasciée
© Durzan Cirano

DES ŒUFS ANTISEPTIQUES

Une coquille vivante pour lutter contre les infections

La femelle de la Huppe fasciée, une espèce de l'Ancien Monde qui niche dans des anfractuosités d'arbres ou de rochers, ne nettoie jamais son nid. De surcroît, elle enduit ses œufs fraîchement pondus d'une boue bactérienne brunâtre et malodorante. Cette boue est produite par sa glande uropygienne, cette glande qui sécrète normalement l'huile servant à nettoyer et à imperméabiliser les plumes chez les oiseaux.

Quel est la raison d'être d'un tel comportement? Selon une récente étude, l'application de cette boue bactérienne sur les œufs permettrait d'augmenter le succès d'éclosion des jeunes! En effet, les bactéries contenues dans cette boue produisent de puissants antibiotiques qui protégeraient les jeunes contre les infections avant même leur naissance. Les chercheurs ont découvert que ce sont de minuscules cavités présentes sur la coquille qui favoriseraient l'adhésion de la boue bactérienne aux œufs. C'est la première fois que de telles structures sont observées sur des œufs d'oiseaux. Au moment de l'éclosion, près de 90 % des cavités sont occupées par ces bactéries. Les bactéries logées dans ces cavités agiraient comme une véritable barrière vivante empêchant les mauvaises bactéries de pénétrer à l'intérieur de l'œuf.

C'est la malpropreté proverbiale des nids de cette espèce (d'où origine le mot « salope », de l'ancien provençal *sale hoppe*) qui expose davantage les œufs aux infections, et qui pourrait expliquer la pertinence d'entretenir de telles bactéries sur ses œufs.

(Source : <http://phenomena.nationalgeographic.com/2014/06/27/the-bird-that-paints-its-eggs-with-bacteria/>)

Divorcer



ou non?

Les Québécois et les Sternes caspiennes ont un point en commun : leurs taux de divorce avoisinent les 50 % ! Non, le divorce n'est pas le propre de l'Homme. Les oiseaux en usent aussi et parfois bien plus largement que les humains.

L'Oie des neiges est une espèce monogame; les partenaires demeurent normalement ensemble toute leur vie adulte. Ici, une famille sur l'île Bylot, dans l'Arctique canadien (Nunavut). Cette île compte l'une des plus grosses colonies de Grandes Oies des neiges au monde. © Nicolas Bradette

Des observations menées durant six années consécutives ont démontré que, sur près de 300 couples de Merles noirs (une espèce de l'Ancien Monde), le tiers a divorcé au fil des ans. Dans la majorité des cas, ce sont les femelles qui prennent l'initiative de se séparer.

© Association des naturalistes de l'Ariège



Les Flamants roses n'ont rien de fidèle : chez cette espèce, de nouveaux couples se forment d'une année à l'autre.

© François Loubser



Clarifions les termes. On appelle divorce la séparation des partenaires monogames quand ceux-ci sont encore en vie. Autrement dit, un oiseau qui change de partenaire parce que son oiselle est tombée sous les griffes d'un chat ne constitue pas un cas de divorce. Selon les espèces, le taux de divorce varie, passant de la fidélité inconditionnelle au divorce systématique.

Aux deux extrêmes

Dans les rangs des fidèles extrêmes se trouvent les rapaces qui nichent sur des parois rocheuses, comme l'Aigle royal. Ceux-là sont, en fait, fidèles à leur site de nidification, pour la bonne raison que leur nid – généralement bien protégé – n'est pas détruit par les intempéries. Le couple aura tout intérêt à le réinvestir. « Les rapaces ont tendance à utiliser exactement le même nid », précise Frédérique Dubois, professeure au département de biologie de l'Université de Montréal. Le divorce chez les oiseaux était le sujet de son doctorat et de sa maîtrise, obtenus à l'Université de Bourgogne, en France. Dans une étude qu'elle avait alors réalisée, elle montrait une corrélation entre le taux de divorce et la fidélité au site de nidification. « La plupart des individus qui restent fidèles à leur partenaire gardent le même nid ou en construisent un à moins de trois mètres du précédent, explique-elle. Soit qu'il y a des avantages à garder le même nid, et finalement les deux partenaires se retrouvent là; soit qu'il y a des avantages à la fidélité, et le nid sert alors de lieu de rendez-vous. » Bref, fidélité au nid et fidélité au partenaire se confondent.

Les Flamants roses présentent une situation diamétralement opposée. Ces oiseaux coloniaux se contentent de nids sommaires, de simples monticules collés les uns aux autres. Tous les couples sont logés à la même enseigne, dans un milieu instable où les nids sont détruits d'année en année. Comme tous les sites de nidification se valent, les flamants ne prennent pas la peine de retourner sur le site exact de l'année précédente ni à en chercher un de meilleure qualité, ni même à retrouver leur partenaire. « Ils s'accouplent très rapidement avec un partenaire sans chercher celui de la saison précédente », commente la chercheuse. Pour la même raison, les Fous de Bassan sont, eux aussi, des adeptes du divorce systématique.

Divorcer pour mieux se reproduire

Ces deux situations extrêmes pourraient laisser croire que tout est affaire de vie en colonie ou d'habitat instable. Mais ce n'est pas si simple. La preuve en est l'Oie des neiges, fidèle en amour même si elle vit en colonie. « Ces oies ont tendance à migrer en famille, et les couples se reforment donc au printemps », observe Frédérique Dubois. Même chose pour sa cousine, la Bernache du Canada : « Le couple se forme vers l'âge de 2 ou 3 ans et se maintient toute la vie », peut-on lire dans la première édition de *l'Atlas des oiseaux nicheurs du Québec*. Et finalement, si les Flamants roses divorcent et ne prennent pas le temps de chercher leur précédent partenaire, c'est peut-être parce que le temps presse et que la meilleure stratégie pour se reproduire est de s'accoupler sans perdre de temps.

Car le divorce serait une stratégie adaptative pour améliorer le succès reproducteur. Dans une autre étude où elle a comparé les relations de couple chez un grand nombre d'espèces, Frédérique Dubois a en effet établi une corrélation entre la propension au divorce et l'échec de la reproduction. Or qui dit stratégie dit mise en balance des avantages et inconvénients. Changer de partenaire, d'accord, mais à condition d'améliorer le succès de la reproduction, c'est-à-dire que plus d'oisillons parviendront alors à maturité. Qui du mâle ou de la femelle fait ce calcul inconscient ? « Il semble que dans la majorité des cas, ce sont les femelles qui divorcent », répond Frédérique Dubois.

C'est notamment le cas du Merle noir en Europe. André Desrochers est professeur au département des sciences du bois et de la forêt à l'Université Laval. Il a eu l'occasion d'étudier ces merles au Royaume-Uni. Les données de six années d'observation ont montré que sur 297 couples, le tiers a divorcé au fil des ans. Selon lui, c'est la femelle qui divorce parce ce qu'en termes de succès de la reproduction, elle a plus à gagner que le mâle. « C'est comme dans un crime. À qui profite le crime ? », ironise-t-il. Contrairement au Flamant rose, les sites de nidification du Merle noir ne se valent pas tous, et font l'objet d'une compétition entre mâles. André Desrochers l'a démontré : certains sites, mieux abrités des prédateurs ou assurant une meilleure alimentation, voient éclore plus d'oisillons, quel que soit le couple qui y niche. Or « les



Les Mésanges à tête noire occupent chacune une position hiérarchique. Si la femelle dominante disparaît, une femelle d'un rang inférieur pourrait divorcer et s'accoupler au printemps avec le mâle dominant.

© Jeanne Lehoux

femelles semblent au courant de la qualité des sites et quand elles déménagent, c'est pour le mieux », observe le biologiste. Elles sont aussi moins attachées au site de nidification, contrairement aux mâles, qui ont davantage investi pour l'acquiescer et sont donc plus réticents à le quitter. Finalement, la femelle ne quitte pas tant son partenaire que le site, et le divorce serait un effet collatéral. Chez les passereaux, le mâle est généralement moins enclin au divorce que la femelle.

Espionnage en société

Si la femelle sait que le site d'à côté est meilleur, c'est qu'elle a fait l'indiscrète et est allée voir ce qui se passe chez les voisins. « On pense que les femelles qui sont avec un partenaire moins bon vont aller prospecter ailleurs pour voir s'il y a de meilleures options, dans le but de divorcer l'année suivante », propose Frédérique Dubois. Les travaux qu'elle mène en laboratoire sur les Diamants mandarins, des passereaux australiens, vont dans ce sens. En changeant le nombre d'œufs dans les cages, elle a modifié artificiellement le succès reproducteur des oiseaux. Résultat : les femelles qui avaient un bon succès reproducteur restaient attachées à leur partenaire alors que celles qui avaient échoué préféraient leur voisin. « Elles réalisent que leur partenaire n'est pas bon et qu'il y en a de meilleurs dans la population », résume-elle.

André Desrochers évoque l'étude que Blandine Doligez, de l'Université Pierre

et Marie Curie à Paris, a réalisé sur le Gobemouche à collier, et allant dans le même sens : « Les oiseaux sont au courant des capacités de leur partenaire et des qualités des sites. Le divorce s'imbrique dans la notion de voisinage. » La Mésange à tête noire, qui vit en micro-société, pratique aussi l'espionnage. Citant une étude de l'ornithologue Susan Smith, André Desrochers explique que ces oiseaux forment de petits groupes hiérarchisés pendant l'hiver. Si la femelle alpha du groupe vient à mourir et que le mâle alpha devient veuf, il ne le restera pas longtemps. La femelle bêta, voire une femelle extérieure au groupe, aura constaté la disponibilité du mâle alpha et divorcera pour prendre la place de la défunte femelle.

Plus généralement, Frédérique Dubois a aussi montré une corrélation entre la taille des colonies et le taux de divorce. La colonie offre un plus grand choix de partenaires et permet de s'épier pour en repérer un meilleur. Mais ce n'est pas si simple puisque, rappelons-le, les Oies des neiges sont fidèles même si elles vivent en colonie.

D'autres facteurs viennent brouiller les cartes

En fait, de nombreux facteurs s'insinuent dans les relations de couples : le comportement migratoire, les conditions environnementales, l'âge, la longévité chez l'espèce, les mœurs reproductives, etc. Ainsi, les conditions environnemen-

tales influencent aussi la contribution aux soins parentaux. « S'il fait froid, illustre Frédérique Dubois, les parents ont besoin d'être plus souvent sur le nid, de se relayer pour maintenir la température pendant l'incubation, ont besoin de nourrir d'avantage les jeunes, etc. » Or les soins biparentaux favorisent la fidélité.

« Les espèces qui vivent moins longtemps et les individus plus âgés auront tendance à moins divorcer », poursuit Frédérique Dubois. Chez certaines espèces, le mâle et la femelle synchronisent de mieux en mieux leurs activités au fil des ans, de sorte que le succès reproducteur augmente avec l'âge du couple. Ils auront plus intérêt à mettre à profit leur expérience déjà acquise et à l'améliorer, en restant ensemble, que de changer de partenaire. C'est d'autant plus vrai pour les espèces qui ne vivent pas longtemps. Si un oiseau de faible longévité divorce, il n'aura guère d'années devant lui pour trouver un autre partenaire et apprendre à vivre avec lui.



Chez le Gobemouche à collier (une espèce de l'Ancien Monde), le divorce s'imbrique dans une notion d'espionnage, la femelle n'hésitera pas à se tourner vers un partenaire voisin la saison suivante si ce dernier semble pouvoir lui assurer un meilleur succès reproducteur.

© Andrej Chudý

Autant dire qu'en matière d'accouplement, les milliers d'espèces aviaires diffèrent. Après tout, c'est naturel, car ce qui fait loi dans le monde animal c'est d'abord

et avant tout le succès de la reproduction. Et paradoxalement, il semble que divorcer soit parfois la meilleure garantie pour assurer sa descendance.



Les Fous de Bassan sont des adeptes du divorce systématique après chaque saison de nidification.

© Daniel Dagenais



NOS PRODUITS SONT DISPONIBLES AUPRÈS
DE REVENDEURS SPÉCIALISÉS EXCLUSIFS,
ET EN LIGNE À L'ADRESSE WWW.SWAROVSKIOPTIK.COM



FAMILLE EL UN ABOUTISSEMENT *VISUEL*

Votre regard, bien entraîné à l'observation des espèces d'oiseaux les plus rares, vous a déjà permis de contempler de nombreux et merveilleux spectacles. Toutefois, en améliorant votre acuité visuelle grâce à la technologie SWAROVISION, vous profiterez encore plus de chacune de vos sorties ornithologiques. La famille EL inaugure une nouvelle ère dans l'univers des optiques d'observation. Les lentilles à champ plat équipant chacun de ces modèles garantissent une netteté visuelle parfaite jusqu'au bord de l'image, et les optiques HD impressionnent par leur rendu de couleurs éclatantes et fidèles. Enfin, grâce à leur prise en main unique, les jumelles EL offrent une ergonomie parfaite – quelles que soient les dimensions du modèle choisi. Profitez pleinement de chaque instant – avec SWAROVSKI OPTIK.

SEE THE UNSEEN
WWW.SWAROVSKIOPTIK.COM



SWAROVSKI
OPTIK

PLECTROPHANE DES NEIGES

Le visiteur du Grand Nord

Parmi le foisonnement d'espèces animales et végétales qui peuplent notre planète, très peu, au total, sont adaptées aux grands froids. Les légions qui évoluent dans les immensités marines vivent dans des eaux dont la température ne peut descendre autant que celle de l'air arctique.

Sur terre, les espèces qui sont parvenues à coloniser le Grand Nord et le Grand Sud sont si peu nombreuses que leur rareté en a souvent fait des vedettes : l'Ours blanc, le Harfang des neiges, le Manchot empereur...

À ce groupe restreint, on associe rarement une espèce pourtant familière de nos hivers et qui passe toute sa vie au froid : le Plectrophane des neiges.



► Dans les villages du Nunavik, l'arrivée de ce petit oiseau bicolore coïncide avec les tempêtes de neige d'avril et marque, non pas la venue du printemps, mais la promesse d'un temps plus doux. Les contingents de mâles au plumage bien contrasté de noir et de blanc font entendre leur chant mélodieux près des habitations, là où la chaleur produite par l'activité humaine fait fondre la neige plus vite qu'ailleurs. Pendant quelque temps, les mâles restent groupés, avant de se disperser pour établir leur territoire. Ils mangent alors tout ce qu'ils peuvent trouver : graines et fruits de presque tout ce qui constitue la flore arctique : pâturin, renouée, saxifrage, pavot, camarine, aïrelles.

Si le mâle arrive si tôt, bravant le froid et la neige, souvent plus d'un mois avant la femelle, c'est pour avoir le loisir de choisir le territoire idéal pour la nidification : la base d'un bloc rocheux, une anfractuosité de rocher abritée des vents, voire un vieux baril, une fissure du béton dans une construction ou même une carcasse desséchée de caribou, à condition qu'il y ait, à proximité, un pré riche en plantes. Le mâle annonce sa présence et défend son domaine en chantant au sol ou du haut des airs, comme le font les alouettes. Les femelles arrivent enfin, avec l'amorce d'un vrai printemps : les couples se forment puis aménagent leur nid, le garnissant d'herbes, de poils de mammifères et de plumes perdues par d'autres oiseaux de l'Arctique. Après la ponte, la femelle couve sans interruption afin de protéger les œufs du froid encore vif. Le mâle lui fournit sa nourriture au nid pendant cette période, lui évitant ainsi de s'éloigner des œufs. Après la naissance des petits, les deux parents les nourrissent d'arthropodes, alors abondants dans la toundra.

Son pays, c'est l'hiver

Changement de décor et de saison. Nous voilà dans la vallée du Saint-Laurent en hiver. Dans la plaine enneigée, les labours dorment sous la gelée.



© Daniel Dagenais



© Guy Germain

Le vent a dessiné sur la neige un paysage saharien. Sous le ciel gris, un essaim de plectrophanes passe au-dessus d'un champ. Il disparaît momentanément quand les oiseaux, dans un parfait synchronisme, exposent leur ventre et cachent les taches noires de leurs parties supérieures. Soudain, telle une troupe de bécasseaux, la bande s'abat sans crier gare sur un terrain en friche. Les oiseaux s'activent alors au sol, chacun glanant les graines de ces herbes qu'on dit mauvaises et qui émergent de la neige : verges d'or, renouées, asters, herbe à poux. Ailleurs, ils s'attardent aux épis de céréales que la moissonneuse a oubliés. Cette nourriture riche leur permettra de survivre au froid et d'accumuler les abondantes réserves de graisse qui seront nécessaires à leur voyage printanier vers l'Arctique, où ils devront survivre à la pénurie de nourriture lors de leur arrivée. Le plumage amplement blanc des oiseaux en cette saison les masque aux prédateurs.

Au moindre danger, la joyeuse bande s'envole et va parfois se percher dans

les arbres. La nuit, les plectrophanes dorment dans la neige, à même le sol, à l'abri du vent. La neige qui tombe la nuit leur recouvre le corps. Même par grand froid, ils gardent une « petite gêne » entre eux et ne se serrent pas les uns contre les autres pour se protéger, comme le font d'autres espèces. Si le mercure chute sous -35°C , ils peuvent cependant s'enfouir en partie dans la neige, comme le fait la gélinotte.

Malgré leur petite taille, les plectrophanes sont mieux isolés du froid que beaucoup d'autres oiseaux. Néanmoins, dès que l'air ambiant est plus froid que 10°C , l'oiseau doit produire de l'énergie pour se garder au chaud. On calcule que 70 % de ses dépenses d'énergie servent à maintenir son métabolisme de base.

À mesure que le printemps approche, les troupes grossissent, se fondant les unes aux autres. Elles passent de cent à plus de mille individus, qui s'activent et se nourrissent sans hiérarchie apparente, sur des territoires de quelques kilomètres carrés. 🐦



© Nicolas Bradette

Une chair prisée

Pendant longtemps, la *Convention concernant les oiseaux migrateurs*, qui protège la plupart des passereaux d'Amérique du Nord, a fait exception du Plectrophane des neiges au Québec.

Il faut savoir qu'il y a tout juste une génération, l'*Oiseau blanc* ou *Oiseau de neige* se retrouvait sur les tables des vieux terroirs du Québec en hiver. Dans certaines régions, on l'abattait au fusil après l'avoir attiré avec du grain. Mais à l'île d'Orléans et sur la côte de Beaupré, où sa capture semble remonter au tout début de la colonie, on utilisait des pièges constitués de lignes portant des nœuds coulants faits de crin de cheval et entourant des appâts répandus sur la neige. En venant se nourrir, les oiseaux s'y prenaient la patte ou le cou.

Les plectrophanes étaient souvent offerts en couronne de 24 sur les marchés publics. On les faisait bouillir entiers, sous forme de ragoût, éviscérés et sans le bec et les pattes, mais on les apprêtait surtout en pâtés.

Cette pratique ancestrale n'est pas unique : dans les sociétés rurales anciennes d'Europe et d'Asie, la chair délicate des petits oiseaux a toujours été prisée, car les protéines animales étaient rares, les animaux de boucherie étant souvent réservés aux grandes fêtes. Les passereaux terrestres, en particulier ceux qui s'assemblent en hivernage – alouettes, grives et bruants – ont toujours constitué un supplément alimentaire prisé. Ces oiseaux étant trop petits pour une portion, on en faisait surtout des pâtés. En France, le Bruant ortolan est encore considéré comme un des plats les plus raffinés, aux dires des gastronomes. Même si l'espèce est aujourd'hui protégée, on trouve encore un trafic d'ortolans capturés et engraisés, qui se détaillent à plus de 100 euros pièce!

La chasse au plectrophane ne semble pas avoir eu de séquelles sur les effectifs considérables de l'espèce. On estime qu'il y aurait aujourd'hui une trentaine de millions de Plectrophanes des neiges adultes dans l'immense territoire circumpolaire qui constitue son aire de distribution.



Sri Lanka,

*la perle de
l'océan*



Bulbul
oreillard

Le **Bulbul oreillard**, espèce peu commune, quasi menacée, et endémique au Sri Lanka, n'est présente qu'en altitude, notamment dans la région de **Nuwara Eliya**, parsemée de plantations de thé, mais aussi d'habitats uniques pour plusieurs espèces endémiques montagnardes.

Indien

Dans l'ombre du sous-continent indien, en pleine zone tropicale, le Sri Lanka offre des possibilités ornithologiques étonnantes. Avec près de 500 espèces d'oiseaux, dont une sur quinze est endémique, cette modeste contrée recèle plusieurs réserves naturelles et parcs nationaux méconnus. Observation sous la loupe d'une admirable perle à découvrir.

Sur la carte du monde, le Sri Lanka ressemble à une larme qu'aurait versée la péninsule indienne, en mémoire de la perte d'une partie d'elle-même. Effectivement, l'île était originellement rattachée à la masse continentale, jusqu'à ce que la montée des eaux, à l'issue de la dernière grande glaciation, ne l'en sépare en submergeant le pont d'Adam – la passerelle terrestre qui reliait alors la perle à son écrin. Ainsi isolé de la terre-mère, le nouveau territoire insulaire commençait alors à écrire sa propre histoire. Depuis, l'évolution des espèces y suit un cours distinct, et l'endémisme s'y développe de façon accentuée.

En ce qui a trait aux populations d'oiseaux, l'apparition d'espèces uniques est associée aux disparités écologiques régionales plutôt qu'à l'absence d'un lien terrestre avec le continent, et ce même si la masse d'eau nouvellement reformée constitue réellement un obstacle appréciable, limitant les contacts entre les contingents nord et sud. C'est donc la spécificité des habitats fauniques qui est ici à l'origine de l'émergence des nombreuses espèces endémiques. En plus de sa population régulière d'oiseaux nicheurs, le Sri Lanka attire de nombreuses espèces migratrices d'Eurasie, qui viennent y passer l'hiver sous un climat tropical.

Le relief et le couvert végétal sont les principaux facteurs qui conditionnent la distribution des espèces d'oiseaux dans l'île. Ainsi, le profil insulaire se décline en trois zones spécifiques. Une bonne part du centre-sud de l'île est dominée par un plateau montagneux, dont plusieurs des sommets dépassent les 2 000 mètres d'altitude, et où subsistent de modestes pans de forêt pluvieuse. Après une descente vertigineuse, le paysage se transforme en une plaine de basse altitude, où les prairies généreuses ont parfois des allures de savane africaine. À l'approche du littoral, ces prairies cèdent enfin la place à une ceinture côtière parsemée de milieux humides, de plages et de mangroves.

Un joyau aux faces escarpées

La légende veut que le Bouddha, lors de sa visite de l'île, ait laissé son empreinte sur le pic d'Adam, au cœur des montagnes centrales. En route vers ce lieu mythique, les contreforts du plateau montagneux abritent encore de magnifiques forêts primaires, où on trouve la majorité des oiseaux endémiques présents au Sri Lanka. Les réserves forestières de Kitulgala-Kelani, Ingiriya et Sinharaja sont accessibles directement à partir de Colombo, la capitale, bien que les chemins de montagne de ce côté présentent un certain défi.

Avant d'entreprendre l'exploration de ces réserves forestières de moyenne altitude, une incursion vers le nord, dans la région de Dambulla et de Sigiriya, permettra de commencer à bien garnir sa liste d'observations d'oiseaux. En particulier, le sanctuaire de Sigiriya, au pied du spectaculaire monticule rocheux du même nom, regorge d'oiseaux de toutes sortes. Le célèbre rocher étant entouré de marais lacustres et de forêts ouvertes, l'exploration des alentours permet d'apprécier des espèces représentatives tant des milieux humides que forestiers.

- Le **Guêpier d'Orient** est largement répandu sur la majorité du territoire sri-lankais. ● Le **Guêpier à queue d'azur** passe le plus clair de sa journée à tenter d'attraper des insectes au vol.
- Le **Guêpier de Leschenault** affectionne les milieux ouverts et la proximité de l'eau.

- Le **sanctuaire de Sigiriya** englobe un intéressant milieu humide entouré d'une forêt ouverte. La faune aviaire y est abondante et diversifiée.



Guêpier d'Orient



Sanctuaire de Sigiriya



Guêpier
à queue
d'azur



Guêpier de
Leschenault





Vanneau
de Malabar



Paon
bleu



Parc national
Bundala

Coq de Lafayette



Les zones marécageuses sont assidûment patrouillées par le Pygargue à tête grise et le Milan sacré, alors que les bois environnants abritent de nombreuses espèces sylvestres, dont le Calao de Ceylan (endémique), la Brève du Bengale et le Tchitrec de paradis.

En se dirigeant vers le sud au départ de Sigiriya, on atteint la ville de Kandy, après avoir commencé à gravir la pente menant au plateau montagneux. Déjà un peu plus fraîche, en raison de sa position à 500 mètres d'altitude et de son déploiement autour d'un lac, Kandy s'avère un bon choix pour une halte d'un jour ou deux. En plus des nombreuses attractions culturelles de la ville – dont le majestueux Temple de la dent sacrée, qui conserve précieusement cette relique du Bouddha – Kandy possède un jardin botanique renommé, endroit idéal pour se dégourdir les jambes et commencer à se familiariser avec la faune aviaire locale.

De Kandy, passage obligé par la magnifique région de Nuwara Eliya, porte d'entrée du parc national de Horton Plains, qui révèle ses pics et ses vallées sur toile de fond du mont Pidurutalagala, dont le sommet culmine à 2 524 mètres. Selon l'altitude, des milieux naturels diversifiés se succèdent dans ce domaine : prairies montagneuses, forêts de conifères et forêts montagneuses humides. Ces espaces sont entrecoupés d'immenses plantations de thé, aménagées par les Britanniques au 19^e siècle, et qui valent certainement qu'on s'y arrête pour une visite d'une heure ou deux (notamment le *Pedro Tea Estate*, qui occupe un site magnifique aux abords de Nuwara Eliya). Également à ne pas manquer, en complément des milieux naturels, le parc Victoria, en plein cœur de Nuwara Eliya (il n'est pas rare d'y repérer plusieurs espèces endémiques intéressantes, dont le Bulbul oreillard et le Zostérops de Ceylan), ainsi que les jardins de Hakgala, à 10 kilomètres au sud-est de la ville, un des meilleurs sites pour l'observation de la Bouscarle de Ceylan.

En redescendant par la route des montagnes, un arrêt s'impose à la réserve forestière Sinharaja, un des sites vedettes de tout périple ornithologique sri-lankais. C'est toutefois un lieu qui se mérite, en raison d'un accès un peu difficile par des routes secondaires sinueuses et souvent défoncées. Ces menus désagréments sont toutefois largement compensés par le fait que la réserve Sinharaja (déclarée site du patrimoine mondial en 1989, d'abord pour protéger ce secteur de forêt pluvieuse encore inaltéré, mais aussi en reconnaissance de l'incroyable biodiversité qui y subsiste) est probablement le meilleur endroit pour observer la majorité des espèces endémiques du Sri Lanka. On y verra notamment les magnifiques Pirolle de Ceylan et Malcoha à face rouge, en plus du Barbu à front d'or, du Cratéope de Ceylan et de la Perruche de Layard, tous endémiques, ainsi que des espèces plus communes, comme l'enjouée Perruche à collier, l'omniprésent Shama dayal et l'infatigable Souimanga à croupion pourpre. L'endroit est renommé pour ses volées mixtes d'oiseaux, mais également pour la prolifération des sangsues – des vêtements longs et autres précautions d'usage seront donc ici de mise.

● Le **Vanneau de Malabar**, une espèce endémique du sous-continent indien. ● Particulièrement répandu au parc national Yala, le **Paon bleu** n'en reste pas moins spectaculaire. ● Le **Coq de Lafayette**, oiseau emblématique et symbole national du Sri Lanka.

● Un **Anhinga roux**, des **Cormorans à cou brun** et un **Cormoran de Vieillot** se côtoyant au **parc national Bundala**.



Tantales
indiens



Vanneaux
indiens



● Le **Tantale indien**, présent dans l'ensemble de l'Inde et du Sri Lanka et dans plusieurs régions du Sud-Est asiatique, est toutefois une espèce désignée quasi menacée par l'Union internationale pour la conservation de la nature. ● Le **Vanneau indien** peut être observé alors qu'il arpente les abords des points d'eau à la recherche de nourriture, principalement au lever du jour et en début de soirée. ● L'**Aigle huppé** est souvent observé sur son perchoir ou au sol, alors qu'il est à la recherche d'une proie (lézard, serpent ou petit mammifère).

Aigle
huppé





Le Sri Lanka en bref

- Ancienne colonie britannique (de 1815 à 1948), devenue état indépendant; connu sous le nom de Ceylan jusqu'en 1972.
- Fortement éprouvé par le tsunami de 2004, où 30 000 personnes trouveront la mort – voir le site commémoratif au parc national Yala, où des visiteurs qui campaient au bord de la mer ont été emportés.
- Le pays retrouve son calme en mai 2009, après 26 années de guerre civile.

Superficie : 65 600 km² (comparable à celle de la péninsule gaspésienne), 1340 km de littoral.

Population : 20 millions d'habitants.

Langues parlées : cingalais et anglais.

Climat : tropical, chaud et humide, marqué par deux moussons (saisons des pluies).

La mousson d'été est la plus intense (vents du sud-ouest) et sévit de mi-mai à septembre – les portions nord et est de l'île sont épargnées par la pluie mais il fait très chaud – et la mousson d'hiver, moins forte (vents du nord-est), qui dure de décembre à février, alors que la pluie tombe sur l'ensemble de l'île, quoique le sud, l'ouest et les montagnes du centre sont moins touchés. Le plateau montagneux (voir Nuwara Eliya dans le texte) bénéficie d'un climat plus frais.



Profil ornithologique : 482 espèces, dont 33 endémiques.

Conservation International décrétait en 2001 que le Sri Lanka est un des 25 points chauds de la biodiversité mondiale. Ce nombre fut porté à 34 en 2004.

En 1900, 70 % du territoire sri-lankais était couvert de forêts. En 2000, ce n'était plus que 29 %, et depuis la fin de la guerre civile en 2009, le développement et la destruction des forêts primaires du pays s'accroissent. Il est temps d'y faire une visite pour souligner l'importance de l'écotourisme et valoriser ainsi les habitats naturels, en vue d'en accentuer la protection.

Le Sri Lanka compte 12 parcs nationaux dont seulement 4 sont ouverts au public : Udawalawe, Yala, Bundala et Horton Plains.

Meilleure période pour l'observation des oiseaux : janvier à avril.

Haute saison touristique : décembre à mars.

Accès : vols sur Qatar Airways via Doha ou British Airways via Londres.

Transport : location de voiture avec chauffeur.

Hébergement : hôtels ou lodges.

Prix : plus élevés que dans les pays avoisinants (Inde et Sud-Est asiatique); compter de 200 à 250 \$ par jour pour 2 personnes (hôtels 3 étoiles, nourriture et voiture avec chauffeur).

Monnaie locale : roupie sri-lankaise.

Sécurité : précautions d'usage pour voyage exotique – conflit armé terminé depuis 5 ans.



Roffier indien



Perruches à collier

Un clivage marqué entre plaine et montagne

Au moment où l'on franchit la limite du plateau montagneux, la topographie subit une transition abrupte entre le massif central et la plaine de basse altitude. Cette plaine, qui occupe la plus grande partie de l'île et dont l'altitude varie entre 30 et 200 mètres, est fortement peuplée, développée et cultivée. On y trouve toutefois quelques enclaves protégées, où la prairie peut encore laisser libre cours à son exubérance originelle, tel qu'en font foi deux joyaux du réseau des parcs nationaux sri-lankais : Udawalawe et Yala.

Le parc national d'Udawalawe, situé à mi-chemin entre la montagne et la mer, du côté sud de l'île, promet une expérience inoubliable. Ce sera l'occasion de monter à bord d'un véhicule tout-terrain, spécialement adapté aux safaris, comme on en trouve dans bon nombre de parcs africains. Et les comparaisons ne s'arrêtent pas là, puisqu'en plus de permettre l'observation d'une faune aviaire diversifiée et unique, le parc contient plusieurs espèces de mammifères spectaculaires, comme des buffles, léopards (une sous-espèce endémique au Sri Lanka), sangliers, mangoustes, ours, muntjacs et sambars (deux cervidés d'Asie du Sud) et Macaques couronnés (endémiques au Sri Lanka), en plus d'une étonnante population d'Éléphants d'Asie (environ 250 individus de la sous-espèce sri-lankaise).

Un important réservoir central, ainsi que plusieurs points d'eau, sont le royaume des oiseaux de rivage, dont le Vanneau indien et le Vanneau de Malabar, en plus de l'Ibis à tête noire, du Marabout chevelu et du Tantale indien. Bon nombre de rapaces survolent les environs, dont l'Aigle huppé et le Pygargue blagre. Sont également présents l'impressionnant Calao de Malabar, le

magnifique Rollier indien, et le non moins coloré Guêpier à queue d'azur, qui virevolte constamment à la poursuite d'insectes.

Encore plus au sud, le parc national Yala est également un incontournable, quoiqu'il soit plus achalandé que ses concurrents, en raison de la forte densité de léopards qui s'y trouve (la plus élevée d'Asie). Impossible ici de rater les majestueux Paons bleus, ils y sont partout. Il est également fort probable qu'on observera le chatoyant Coq de Lafayette, un autre endémique, qui a été désigné l'oiseau emblématique et symbole national du Sri Lanka.

Une ceinture côtière sertie de lagons étincelants

Parmi les hauts lieux ornithologiques de l'île, le parc national Bundala fut le premier site sri-lankais à obtenir le statut Ramsar (du nom de la convention internationale qui vise à assurer la conservation des milieux humides sur la planète). L'endroit est reconnu comme étant le plus important habitat naturel pour les oiseaux aquatiques résidents ou migrants au Sri Lanka. En raison de la qualité et de l'abondance des milieux humides, comprenant notamment plusieurs marais saumâtres et lagons côtiers, la réputation ornithologique du parc Bundala n'est plus à faire – son nom étant devenu synonyme d'oiseaux pour la plupart des intervenants touristiques du pays.

Au point du jour, un safari d'observation en ce lieu privilégié permettra d'apprécier les deux attributs principaux des populations aviaires de Bundala : abondance et diversité. On y verra quantités de hérons, aigrettes, crabiers, ibis, spatules, pélicans, tantales, marabouts, vanneaux, cormorans et anhingas, en plus des traditionnels pluviers et bécasseaux. Seront également présents aux alentours, en complément des espèces aquatiques : colombar, guêpiers, calaos et divers rapaces.

Le parc est facilement accessible par la route côtière principale et par la ville de Tissamahatama, qui peut servir à l'hébergement en raison de son infrastructure hôtelière adéquate et de sa proximité. La plupart des hôtels peuvent organiser transport et guide safari pour la visite du parc. Bundala est sans contredit l'endroit idéal pour conclure un périple ornithologique au Sri Lanka, et de là, il est facile de se diriger vers une des stations balnéaires qui bordent les magnifiques plages du sud de l'île... afin de récupérer un peu, ou simplement pour se la couler douce pendant un jour ou deux avant le retour à la maison.



Colombar à double collier



- Un **Rollier indien**, observé au parc national d'Udawalawe.
- Très répandue dans l'ensemble de l'île, la **Perruche à collier** vit en grands groupes à proximité des milieux boisés, ouverts ou cultivés.
- Résident de l'Himalaya, du nord-est de l'Inde, du Bangladesh et du Sri Lanka, le **Colombar à double collier** se nourrit essentiellement de fruits et de baies.
- La magnifique **Pirolle de Ceylan**, espèce classée vulnérable, est endémique des forêts de moyenne altitude du Sri Lanka.

Pirolle de Ceylan





@ Daniel Lemaire

BIENFAIT OU NUISANCE?

Les populations de bernaches en croissance

Les populations de Bernaches du Canada connaissent une forte croissance dans la vallée du Saint-Laurent depuis une dizaine d'années. Parle-t-on d'un bienfait ou d'une nuisance? Et qu'en est-il de ces bernaches dites résidentes?

En 1992, l'équipe de Jean-François Giroux, professeur au département des sciences biologiques de l'Université du Québec à Montréal, entreprend des études dans la région des îles de Varennes et de Repentigny. Pour les Bernaches du Canada, les données se limitent alors au seul dénombrement des nids, qui totalisent à peine trois cette année-là. Mais en 2003, la population est suffisamment établie – avec une centaine de nids – pour qu'on amorce des études plus détaillées et un programme de baguage intensif en collaboration avec le Service canadien de la faune.

Depuis, la population connaît une forte croissance, si bien que l'été dernier, on recensait 340 nids sur une petite île d'à peine un demi-kilomètre carré! Une courbe de croissance qui plafonne vraisemblablement. Selon le chercheur, la

capacité maximale du milieu serait possiblement atteinte. Les oiseaux débordent sur d'autres îles à proximité de Repentigny et de Verchères; plus loin, des couples s'établissent également sur la rivière des Prairies et la rivière des Mille-Îles.

Bernache, quel est ton nom?

Il existe en fait trois groupes de bernaches. Un premier, de la sous-espèce *Branta canadensis interior*, arrive à nos latitudes en avril pour en repartir au mois de mai, afin de nidifier dans le nord du Québec. Un peu plus sauvages, ce sont des visiteuses bien connues de Baie-du-Febvre et de l'Outaouais, en route vers le Nord. Cette sous-espèce passe l'hiver aux États-Unis, notamment dans la baie de Chesapeake.

Un deuxième groupe, de la sous-espèce *B. c. maxima*, plus grosse que la première,

est qualifiée à tort de résidente; nous la nommerons *locale*. Elle ne réside pas chez nous toute l'année, car les conditions hivernales sont trop rigoureuses. Elle prolonge plutôt son séjour en milieu tempéré en quittant à la mi-décembre pour nous revenir dès le mois d'avril. Certains individus restent dans les rapides de Lachine, par exemple, là où le courant ne permet pas à l'eau de geler. Elles s'en vont lorsque les étendues d'eau se couvrent de glace, mais reviennent rapidement en mars, dès la fonte des glaces et le retour des eaux libres. La nidification a lieu au sud de la forêt boréale, notamment dans les îles de Varennes (site de recherche) et dans le sud de l'Ontario. Certains individus bagués par l'équipe de recherche de Jean-François Giroux se sont même retrouvés au beau milieu de Central Park et aux alentours de l'aéroport JFK à New York.

Un troisième groupe, les migratrices de mue, appartient aussi à la sous-espèce *maxima*, mais nous arrive la première semaine de juin. Raison : remplacer leurs plumes de vol. Elles sont nommées également, mais à tort, « résidentes » par nos voisins du Sud, car bien qu'elles nichent aux États-Unis, elles ne sont pas vraiment résidentes, en raison de cette migration de mue. Ce sont généralement de jeunes oiseaux non-nicheurs ou des oiseaux dont la nidification fut un échec qui font un séjour à nos latitudes à la fin du printemps.

Au carrefour de leurs itinéraires réciproques, les deux derniers groupes ont tendance à se mélanger. Sur les sites de repos, les locales attirent les migratrices de mue, ce qui contribue à augmenter le nombre d'oiseaux aux portes de la civilisation.

Augmentation des populations et des problèmes

L'une des raisons de cette croissance démographique – que certains considèrent comme un problème – est sans doute l'adaptation des bernaches aux milieux anthropiques, particulièrement aux espaces gazonnés et aux terres agricoles.

« Ces milieux favorisent la croissance des jeunes, et à l'âge de l'envol ils sont légèrement plus lourds. On suspecte également qu'ils ont une meilleure survie », explique le chercheur.

Le succès de nidification est également un facteur, avec un taux d'éclosion avoisinant 80 %. C'est donc dire que cinq jeunes survivront par nichée d'une demi-douzaine. Ajoutez à cela une très faible prédation et les bernaches sont bénies des dieux. Enfin, elles sont des exemples de philopatrie, cette fidélité à venir nidifier au site de leur naissance, ce qui permet à la génération suivante de bénéficier des mêmes conditions optimales qu'ont connues leurs parents.

Pour le moment, Jean-François Giroux ne considère pas le phénomène comme étant problématique, mais concède que la situation peut être quelque peu dérangeante. « Au Québec, nous recevons des plaintes depuis quelques années, particulièrement pour les terrains de golf, les parcs et les pistes cyclables. Ces herbivores broutent de grandes quantités de pelouse, et tout ce qui entre doit sortir ! », un inconvénient compréhensible. De plus, les bernaches sont porteuses de bactéries. Cependant, à Varennes, le problème ne se

pose pas, car les oiseaux nichent sur des îles inhabitées par l'Homme.

Ailleurs, la situation est tout autre. Il suffit de penser au cauchemar du parc Stanley, à Vancouver, à l'état des parcs dans le sud de l'Ontario, et aux nombreux problèmes aux États-Unis. Les Américains tentent de limiter la croissance avec l'arrosage et la destruction des nids. Afin d'empêcher l'éclosion des œufs, Environnement Canada a fait également des expériences d'arrosage des nids avec de l'huile minérale, qui asphyxie l'embryon. Toutefois, cette mesure a un impact sur une seule génération, sans compter que les bernaches vivent longtemps et auront de nombreuses autres chances de nidifier. Cependant, sans comprendre pourquoi l'éclosion n'a pas lieu, les oiseaux couvent plus longtemps, ce qui diminue le temps passé sur les terres publiques et réduit le dérangement.

Quant à la destruction des nids, on sait que les bernaches ne referont pas un deuxième nid la même saison, mais reviendront néanmoins l'année suivante. C'est donc une autre solution à très court terme, et difficile à réaliser. Lorsque les nids sont éparpillés, voire cachés en milieu forestier, le travail est très ardu!

Pour limiter la présence des bernaches sur les propriétés privées ou publiques pendant la mue des oiseaux, il existe



Les bernaches sont réunies dans un enclos temporaire pour y être baguées.
© Laboratoire J.-F. Giroux

d'autres mesures comme l'installation de clôtures en bordure du milieu humide. «Même une petite clôture de plastique s'avère très efficace en période de mue, car les oiseaux ne peuvent pas voler. Là où les niveaux d'eau sont plus stables, garder une bordure de petits arbustes empêche également les mouvements des oiseaux, explique Jean-François Giroux.

Contrôle des populations: oui à la chasse!

Le malheur des uns fait souvent le bonheur des autres. Le problème est commun: lorsque les populations explosent, le plaisir d'observations multipliées entraîne vite des conflits. La situation est

pourrait établir des heures précises de chasse, à certains endroits très ciblés, là où les oiseaux nuisent, mais c'est difficile», reconnaît le biologiste. Il existe bien une chasse pré-saison visant la bernache résidente, mais uniquement sur les terres agricoles. Ici, trop peu d'oiseaux sont récoltés pour que cela ait un impact significatif. Quant aux possibilités d'instaurer une chasse printanière, c'est un non retentissant de toutes parts. Aux États-Unis, le taux de survie des bernaches demeure élevé malgré une chasse qui débute durant la troisième semaine d'août, car les oiseaux s'adaptent et se déplacent vers les endroits sans chasse.

L'autre option, encore moins souhaitable aux yeux de certains: l'euthanasie des oiseaux capturés durant la mue. La viande pourrait être donnée aux banques alimentaires, mais nous entrons dans le monde complexe de l'alimentation avec ses normes et ses protocoles. Le *goose burger* américain aurait-il du succès chez nous?

Alors que faut-il faire? «Surtout, il ne faut pas nourrir les bernaches», insiste le spécialiste. Ce surplus de nourriture ne contribue en rien au bien-être

des populations et nuit à plusieurs égards aux individus.

Nouvelles études

Les bernaches présentent-elles un comportement différent selon le milieu ou leur comportement est-il plutôt un trait de caractère? La timidité influence-t-elle la survie de l'espèce? Autant de questions qui trouveront peut-être réponses dans un proche avenir. Le travail colossal de l'équipe de Jean-François Giroux et l'étendue de leur base de données permettra sans doute à de futurs chercheurs d'étendre le savoir. Une nouvelle étude est en effet planifiée dans le domaine controversé des traits de caractère chez les animaux. Si la science a longtemps boudé ce domaine de recherche, les études se multiplient aujourd'hui. Pourquoi certains individus défendent leur nid corps et âme alors que d'autres se sauvent au moindre dérangement. Les chercheurs de l'UQAM nous l'apprendront sans doute bientôt.

Attention aux colliers!

Appel aux chasseurs, ne ciblez pas les oiseaux au cou orangé! «On le voit, les oiseaux portant des colliers présentent un taux de survie plus faible, car ils sont visés davantage pendant la chasse!» Autre problème, au printemps, 10% des mâles perdent leur collier lors de combats. «Alors, on emploie aussi des bagues pour identifier nos oiseaux, mais les colliers orange sont très utiles pour nos propres observations sur nos sites», précise le chercheur Jean-François Giroux.

Les observateurs, comme les chasseurs, peuvent participer à l'avancée de la recherche en communiquant leurs observations des numéros de colliers et de bagues récupérés au 1-800 327-BAND (2263) ou en consultant le site Web www.reportband.gov. Il est suggéré de prendre une photo du collier ou de la bague avec son numéro bien lisible.



Les oisons restent au nid à peine 24 heures. Ici, une femelle et ses oisons pratiquement prêts à quitter le nid.
@ Francis St-Pierre

tout à fait semblable avec les Cerfs de Virginie, notamment en Estrie. «Pour certaines populations d'oiseaux, c'est utile d'avoir la présence des chasseurs. La chasse demeure une bonne façon de gérer les populations, mais tout le monde n'est pas d'accord!», lance Jean-François Giroux. Quand le sort d'un seul individu prisonnier des glaces fait les manchettes, il est difficile de proposer la chasse comme mesure de contrôle au public et aux amants de la nature. Sans oublier qu'il n'est pas commode d'instaurer une période et des zones de chasse en milieux urbains et périurbains. De compétence fédérale, la gestion de la chasse est complexe, et de nombreuses municipalités interdisent l'utilisation d'armes à feu sur leur territoire.

Pourtant, d'un point de vue purement scientifique, le contrôle des populations est bénéfique, et la chasse – lorsque bien gérée et suivie – représente une mesure reconnue pour assurer ce contrôle. «On



Le chercheur Jean-François Giroux dans son laboratoire à l'UQAM, avec les bagues et les colliers utilisés pour l'identification des bernaches. © Elizabeth Caron



© Anthony Schmitz

LE « DÉFI DES COURS »

Des passionnés d'oiseaux livrent leurs secrets



Sittelle à poitrine rousse
@ Jeanne Lehoux

Il y a une douzaine d'années, un ornithologue enthousiaste lançait le « Défi des cours », une compétition amicale et rassembleuse qui s'est avérée des plus stimulantes pour tous ceux et celles qui ont répondu à l'invitation. Certains des participants nous livrent ici leurs secrets pour attirer chez eux les oiseaux en grand nombre et en toutes saisons.

► Au détour d'une rue paisible de la petite municipalité de Danville, un jardin « grouille » d'oiseaux en ce mois de décembre pourtant froid et gris. Les propriétaires, Noëlla et Gilles Lacroix, ne se contentent pas d'admirer les oiseaux de passage : ils ont pris tous les moyens pour les retenir ! Au fil des ans, ils ont recensé plus de 106 espèces dans leur cour. Quel est le secret de cette réussite ? Que font-ils pour pouvoir observer autant d'oiseaux en milieu habité ?

Tous les ornithologues aimeraient connaître un tel succès dans leur cour. Comme d'ailleurs Laval Roy, qui s'interrogeait sur les facteurs qui amenaient les oiseaux à préférer une cour à une autre. Pour en savoir plus, il a imaginé une façon originale de rassembler les témoignages de ceux qui observent un grand nombre d'oiseaux dans leur cour.

Il y a douze ans, Laval Roy lance donc le « Défi des cours ». Par le biais de son



Gros-becs errants
@ Céline Bellemare

site Internet, il invite les amateurs à partager leur expérience, tout en s'engageant à compiler les données et à en publier les résultats. Il décrit ainsi son projet : « Ce défi se veut avant tout amical! Les participants doivent fournir une liste des oiseaux observés ainsi qu'une description de leur cour et des interventions faites pour attirer les oiseaux. C'est une bonne occasion pour eux de faire un bilan, d'être plus attentif aux oiseaux et d'en découvrir de nouveaux. Le partage de leur expérience pourra, je l'espère, inspirer d'autres ornithologues. »

Afin d'encadrer l'activité, il impose quelques conditions qui, bien qu'arbitraires, faciliteront la saisie de données. Ceux qui souhaitent enregistrer leur cour doivent avoir observé ou entendu au moins 75 espèces d'oiseaux « les deux pieds bien ancrés dans les limites de leur cour ». L'oiseau peut passer en vol, nicher sur le terrain ou simplement fréquenter la cour pour s'alimenter, s'abreuver ou se reposer. Il précise : « Si ce minimum d'espèces est observé dans une même cour, le propriétaire a assurément quelques attraits dignes de mention. J'aimerais bien les connaître. »

Avec enthousiasme, quelque 59 propriétaires répartis dans 15 régions administratives du Québec se sont inscrits au « Défi des cours ». Ils ont fourni une description de leur terrain et des efforts consacrés à créer différents aménagements. Le total cumulatif des espèces observées est impressionnant, soit plus de 300, dont 17 exotiques. La diversité de ces cours est également surprenante et permet de relever quelques pistes qui expliquent leur succès auprès des oiseaux. Existe-t-il une recette gagnante?

Habiter dans un corridor migratoire

L'emplacement d'une cour semble être d'une importance majeure. Voici deux exemples étonnants.

À Saint-Fulgence, Claudette Cormier et Germain Savard possèdent une résidence le long de la route de Tadoussac, à flanc de montagne, avec une vue imprenable sur la rivière Saguenay et sur l'amont du fjord. Ce n'est pas par hasard s'ils ont observé plus de 223 espèces de leur balcon, comme nous explique Claudette : « Notre site est en plein couloir de migration, ce qui favorise entre autres l'observation des oiseaux marins et des oiseaux de proie. De mon balcon, je vois également une flèche littorale où oies, canards et limicoles viennent se reposer. Autre phénomène intéressant : la migration de certains passereaux, surtout

l'automne. Certaines années, par exemple, les Mésanges à tête brune sortent de la forêt boréale et migrent en grand nombre comme le démontrent les 16 000 oiseaux comptés à l'automne 2008, avec un record journalier de 2 403 individus le 8 octobre 2008. En hiver, j'installe des mangeoires qui attirent une bonne quantité d'oiseaux, les Fringillidés en particulier. »

Même situation à Roberval pour Céline Bellemare qui décrit ainsi sa cour : « Notre terrain de 1860 m² est situé sur la berge du lac Saint-Jean, et offre une vue imprenable sur plusieurs kilomètres. En plus d'être entièrement aménagée pour offrir nourriture et abri aux oiseaux,



Mésange à tête noire @ Jeanne Lehoux

notre cour est située sur une route migratoire importante, ce qui nous a permis d'observer plus de 146 espèces. Des raretés, comme le Tohi à flancs roux et la Paruline à gorge jaune, mais aussi le Pélican d'Amérique, le Fuligule à dos blanc et le Grèbe esclavon, pour n'en nommer que quelques-unes. Durant l'hiver, des espèces nordiques comme le Gros-bec errant, le Durbec des sapins et le Bec-croisé des sapins se pressent en grand nombre aux mangeoires et dans les nombreux conifères. »

Un paradis pour les oiseaux

D'autres amateurs démontrent qu'avec de l'ingéniosité et un talent de jardinier, on peut créer un paradis pour les oiseaux même en milieu urbain. Parmi ceux-ci, Gilles Lacroix a observé plus

d'une centaine d'espèces sur son terrain d'un hectare situé à Danville, un terrain entièrement aménagé en jardin d'oiseaux : « Des bosquets garde-manger où se côtoient conifères et arbres fruitiers fournissent une nourriture abondante et variée. Deux plans d'eau et une cascade attirent chardonnerets, bruants et parulines durant la canicule. Une quarantaine de nichoirs accueillent les Hironnelles bicolor et à front blanc, le Merlebleu de l'Est, le Troglodyte familier, et même le Canard branchu et le Harle couronné! Une trentaine de mangeoires complètent notre refuge d'oiseaux. »

Des oasis en milieu agricole

Malgré le peu de diversité végétale et aviaire observée habituellement en milieu agricole, les cours de certains participants se démarquent par leur attrait incontestable.

À Saint-Majorique, dans le Centre-du-Québec, Jeanne Lehoux possède une propriété de 11 ha. Elle y a observé plus de 144 espèces. Elle a su conserver une diversité d'habitats propices aux oiseaux : « Notre boisé est laissé le plus possible dans son état naturel. Près de la maison, il y a un petit étang, un bassin d'eau et une cascade. En plus, des arbres et des arbustes fruitiers sont continuellement ajoutés au fil des années. Des plates-bandes de fleurs entourent la maison et les bâtiments. Les oiseaux sont nourris toute l'année, et des abreuvoirs à orioles et à colibris sont ajoutés l'été. »

À Saint-Étienne-de-Lauzon, Louise Morin nous explique l'attrait de son terrain de 31 ha où elle a observé plus de 132 espèces d'oiseaux. « Le terrain présente une grande variété de milieux, de là son intérêt majeur. On y trouve un boisé marécageux, un champ en friche, envahi de jeunes arbres, un pâturage et des étangs bordés de végétation. Tout près, un vieux boisé où les arbres morts ont été laissés en place, et dans la cour plusieurs arbres matures et une haute haie de thuyas. Enfin, j'entretiens des mangeoires, un abreuvoir à colibri et quelques nichoirs à hirondelles. »

Petites cours fort animées

Tous les éléments sont aussi réunis dans des cours qui, même s'ils ne sont pas très grandes, attirent une bonne diversité d'oiseaux.

À Trois-Rivières, Micheline Bisson possède un terrain de plus de 1 000 m² dans un quartier résidentiel. Son jardin, qui a vu le nombre d'espèces atteindre 95, est le fruit d'un travail de plusieurs

années. Elle est très fière de décrire ses efforts: «Au départ, il n'y avait aucune végétation dans la cour. Chaque année, mon mari enlève une partie du gazon et le remplace par des arbres et des arbustes fruitiers en plus d'aménager de nouvelles plates-bandes de fleurs. L'ajout d'une haie de thuyas a fourni un abri efficace. Enfin, l'installation d'un bassin d'eau et de plusieurs mangeoires a contribué à l'arrivée de nombreux visiteurs ailés et ce, en toute saison.»

À Amqui, en Gaspésie, Ronald Lang demeure au coeur de la municipalité. Sa petite cour de 400 m² est fréquentée par plus de 80 espèces d'oiseaux. Selon lui, son succès est lié à une variété de points d'intérêt: «J'ai la chance d'avoir la rivière Matapédia qui coule à l'arrière de mon terrain. Elle est bordée de grands saules très populaires auprès des oiseaux. Mes voisins et moi avons planté des arbres fruitiers et des fleurs sur nos terrains respectifs. Plusieurs postes d'alimentation sont installés en hiver avec une variété de graines, du suif et du beurre d'arachides. En été, je conserve une seule mangeoire, de graines de tournesol.»

Pour vous inspirer

Sur le site mis en ligne par Laval Roy, on peut consulter la description des terrains des participants du «Défi des cours». On trouve aussi une liste de toutes les espèces observées et le numéro de chacune des cours où l'observation a été faite.

Quelques statistiques ont été compilées, dont la liste des 14 espèces qui ont été observées dans toutes les cours: Bernache du Canada, Bruant familier,

Chardonneret jaune, Colibri à gorge rubis, Corneille d'Amérique, Geai bleu, Jaseur d'Amérique, Junco ardoisé, Merle d'Amérique, Mésange à tête noire, Paruline à croupion jaune, Pic mineur, Pic flamboyant et Tarin des pins.

Pour participer, il faut communiquer par courriel avec le responsable à l'adresse suivante: lavar@videotron.ca. Pour plus de détails: www.ornithoplanete.net

De mon côté, inspirée par tous ces témoignages, j'ai compilé les observations effectuées depuis neuf ans dans ma cour en milieu urbain. Quelle surprise, plus de 96 espèces! Je me suis donc inscrite à mon tour!

Et vous, combien d'espèces fréquentent votre cour? 🐦



Offrir diverses variétés de graines et du gras contribue à multiplier le nombre d'espèces dans sa cour. Ici, une Mésange à tête noire et des Chardonnerets jaunes. @ Camille Dufresne



Ce n'est pas tout le monde qui peut se targuer d'attirer des canards derrière la maison. Il faut dire que ce petit terrain d'Amqui, en Gaspésie, se trouve en bordure de la rivière Matapédia. @ Ronald Lang

CCFA

**Nature
Expert**

La seule
boutique
d'ornithologie au Québec



**5120, rue de
Bellechasse
(Métro Viau)
Montréal
H1T 2A4**

Tél 514-351-5496
Tél 1-855-OISEAUX
ccfa@videotron.ca

**Vous trouverez tout ce dont vous avez
besoin pour votre loisir ornithologique**

ccfa-montreal.com

La gamme Zeiss

Avec Leica et Swarovski, Zeiss est l'un des seuls fabricants à produire des jumelles de très haut de gamme. Il se distingue toutefois par sa volonté d'occuper une plus vaste part du marché, en offrant en outre des produits relativement abordables. Voici réunies les quatre jumelles de format standard que propose Zeiss. Des modèles récents, jamais présentés ici, et dont les prix s'échelonnent de 500 à 3 000 \$.



Zeiss Terra ED 8x42

► Zeiss Terra ED 8x42

Contrairement aux autres modèles de la marque, qui sont fabriquées en Allemagne, ces Zeiss économiques portent la mention « Made in China ». Disons qu'il n'en fallait pas davantage pour éveiller certaines craintes... Voyons ce qu'il en est.

L'aspect des *Terra* n'est pas sans rappeler celui des Eagle Optics *Ranger*, un modèle qui n'affiche pas le même prix ni surtout les mêmes prétentions. L'ergonomie s'inscrit dans la même veine. La molette est disposée un peu trop haut et n'offre pas assez de prise. Sa course, surtout, est trop courte. La mise au point manque par conséquent de précision et de progressivité. Toujours sur le plan de l'ergonomie, la bague d'ajustement dioptrique est réduite à sa plus simple expression : elle n'est ni crantée, ni graduée, ni

verrouillable, et se manipule difficilement lorsque les œillets sont escamotés.

Dotées de verres ED, les *Terra* corrigent très bien l'aberration chromatique. Elles procurent en outre une très bonne profondeur de champ. Un champ qui s'avère du reste passablement plat, quoiqu'un peu étroit. L'image est bien définie au centre mais présente un vignettage très visible. Le rendu des couleurs, enfin, montre une dominante rosée assez marquée.

Voilà en somme des jumelles d'aspect générique aux performances plutôt quelconques, auxquelles on a accolé l'écusson bleu d'une marque de renom. Dans cette gamme de prix, des fabricants comme Nikon ou Vortex proposent des produits à notre avis plus intéressants.

Zeiss Conquest HD 8x42

Les *Conquest* font mieux que les *Terra*

à plusieurs égards. Normal puisqu'elles coûtent environ deux fois plus cher. Leur molette est mieux disposée, plus souple, et offre davantage de prise. Celle-ci dispose par ailleurs d'une course suffisamment longue pour permettre un réglage précis et progressif de la mise au point. Par contre, à l'instar des *Terra*, le système d'ajustement dioptrique n'est ni cranté, ni gradué, ni verrouillable. Et, contrairement aux *Terra*, qui disposent de quatre positions d'ajustement pour les œillets, les *Conquest* n'en offrent que deux : complètement sortis ou complètement rentrés.

Les *Conquest* procurent un bon pouvoir de résolution. Les fins détails sont bien rendus, du moins au centre du champ. En périphérie, l'image affiche une distorsion vraiment très prononcée. Le champ souffre en fait d'une courbure passablement

* Prix suggéré par le fabricant. Généralement supérieur au prix demandé par les détaillants. Sujet à changements.

** Le traitement LotuTec® évite la stagnation des gouttes d'eau et de la poussière à la surface des lentilles.

*** En version 8x42, les Victory SF offrent un champ de vision de 148 m à 1000 m.

Marque / modèle	Zeiss Terra ED	Zeiss Conquest HD	Zeiss Victory HT	Zeiss Victory SF
Grossissement x diamètre de l'objectif (mm)	8x42	8x42	8x42	10x42
Prix suggéré*	500 \$	1 200 \$	2 700 \$	3 000 \$
Étanches ?	oui	oui	oui	oui
Œillets	pivotants (4 positions)	pivotants (2 positions)	pivotants (4 positions)	pivotants (2 positions)
Revêtement hydrophobe LotuTec® **	non	oui	oui	oui
Distance minimale de mise au point	●●●●● (1,6 m)	●●●● (2 m)	●●●● (1,9 m)	●●●●● (1,5 m)
Agrément de mise au point	●●●	●●●●	●●●●●	●●●●●
Confort pour les porteurs de lunettes	●●●●	●●●●	●●●●●	●●●●●
Uniformité du champ	●●●●	●●●●	●●●●●	●●●●●
Largeur du champ	●●●● (125 m à 1000 m)	●●●● (128 m à 1000 m)	●●●●● (136 m à 1000 m)	●●●●● (120 m à 1000 m)
Profondeur de champ	●●●●●	●●●●	●●●●●	●●●●
Pouvoir de résolution	●●●●	●●●●	●●●●●	●●●●●
Appréciation générale	●●●●	●●●●	●●●●●	●●●●●



Zeiss Conquest HD 8x42



Zeiss Victory HT 8x42



Zeiss Victory SF 10x42

marquée, alors qu'il ne s'avère ni particulièrement large ni particulièrement profond. À cela s'ajoute une correction de l'aberration chromatique qui n'est pas tout à fait à la hauteur des attentes associées au sigle HD. Des quatre modèles testés ici, ce sont les *Conquest* qui laissent le plus aisément percevoir des franges colorées au pourtour des objets qui se détachent de l'arrière-plan.

Tout cela pour dire que ces *Conquest* ne nous ont pas fait très forte impression. La concurrence a mieux à proposer, nous semble-t-il, dans cette fourchette de prix. Pour un montant analogue (et même s'il ne s'agit pas de jumelles de même format), l'observateur désireux d'obtenir un appareil dont les performances sont en adéquation avec l'image de marque du fabricant optera pour les Swarovski CL *Companion* 8x30 ou les Leica *Ultravid* 8x20.

Zeiss Victory HT 8x42

Ces jumelles nous ont d'emblée beaucoup plu, tant sur le plan de l'ergonomie que de la qualité optique. Voici nos impressions.

Le dispositif de mise au point, pour commencer, ne mérite que des éloges. Placée en position centrale, la molette se situe exactement vis-à-vis le doigt censé l'actionner : l'index. De plus, même si cette molette se trouve en quelque sorte encastrée, elle demeure suffisamment saillante et suffisamment large pour offrir toute la prise voulue. Elle tourne de surcroît avec une grande douceur et sans le moindre à-coup. Toutefois, sa course, qui frise les deux tours, est peut-être un petit peu longue. Reste qu'on a indubitablement accordé beaucoup de soin à concevoir cette pièce. Un modèle du genre.

Ce n'est malheureusement pas le cas du système d'ajustement dioptrique. Certes, on l'a placé en position centrale, comme il convient sur un instrument de cette gamme, et pourvu d'une graduation, mais il n'est en revanche ni cranté ni verrouillable. On a plutôt choisi de rendre cette mini-molette très difficile à faire tourner...

Sur le plan des performances optiques, l'ensemble n'a droit, par contre, qu'à de bonnes notes : l'image est vraiment très lumineuse et contrastée, le rendu des couleurs est neutre, le confort pour les porteurs de lunettes est parfait, le champ est large et très profond, l'aberration chromatique est extrêmement bien corrigée, et le pouvoir de résolution est presque aussi élevé qu'il est possible de l'être. Un seul bémol : le champ de vision, sur ces HT, n'est pas aussi plat qu'avec les Swarovski EL *Swarovision*, ou qu'avec le modèle qu'il nous reste encore à présenter ici : les Zeiss *Victory SF*.

Zeiss Victory SF 10x42

Au moment où nous avons testé les *Victory SF*, elles n'étaient pas encore disponibles chez les détaillants. Dire que nous étions emballés à l'idée de mettre à l'essai, en primeur, ce tout nouveau modèle de jumelles haut de gamme relève de l'euphémisme.

Ces SF sont très grandes, voire encombrantes, mais par ailleurs étonnamment légères. Il est écrit plus haut que la molette des *Victory HT* représente un modèle du genre. Celle des SF, qui reprend largement le même principe, est encore meilleure. Idéalement positionnée, on l'actionne sans écartier le moindre l'index des autres doigts. L'architecture dite « à pont ouvert » trouve ici sa réalisation la plus achevée.

Autrement, et contrairement aux modèles présentés plus haut, la bague d'ajustement dioptrique est bien conçue : elle est graduée et verrouillable, et présente un cran vis-à-vis la position zéro.

Sur le plan optique, ces jumelles marquent un grand pas en avant. De fait, ces Zeiss offrent un champ de vision qui n'est pas loin d'être parfaitement plat. À cet égard, elles font au moins jeu égal avec les Swarovski EL *Swarovision*, tout en offrant un champ encore plus large. Un véritable exploit!

Mais tout bien considéré, nous leur préférons, parmi les produits Zeiss, les *Victory HT*. Le champ, pour commencer, est nettement moins profond avec les SF qu'avec les HT. Certes, nous testions les SF en configuration 10x42 et les HT en configuration 8x42, mais ça n'explique sans doute pas tout. Comme ça n'explique pas entièrement, non plus, le niveau de contraste inférieur, l'aberration chromatique un peu moins bien corrigée, et le pouvoir de résolution légèrement en retrait.

Les *Victory SF* sont imbattables pour ce qui est de l'ergonomie. Elles le sont également pour ce qui est de la largeur et de la planéité du champ. Mais comme cela se fait, pour ainsi dire, au détriment de la qualité générale de l'image, et que le produit n'a pas tout à fait aussi fière allure qu'il le devrait – en raison de son gainage gris d'apparence et de texture douteuses – nous restons sur notre appétit.

L'auteur tient à remercier Alain Goulet, du Centre de conservation de la faune ailée de Montréal, pour avoir mis à sa disposition les jumelles présentées dans cette chronique. 🐦

Changements climatiques et biodiversité du Québec : vers un nouveau patrimoine naturel

► Cette étude, menée dans le cadre du projet CC-Bio (Effets des changements climatiques sur la biodiversité du Québec), prévoit qu'en 2080 le climat de Roberval ressemblera à celui de Montréal en 2014, et que celui de la métropole sera semblable au climat qui régnait à Chicago en l'an 2000. La température moyenne annuelle du Québec augmentera de 1,9 à 8,2 °C avant la fin du siècle, si bien que les zones climatiques se déplaceront de 250 à 750 km vers le nord.

On sait que chaque espèce vivante occupe un espace écologique qui convient à ses besoins. Une fois modélisées les conditions favorables à la présence d'une espèce, on peut les projeter dans l'avenir afin d'obtenir l'aire géographique dans laquelle l'environnement physique lui deviendra favorable. Les auteurs ont ainsi obtenu la répartition potentielle de 943 espèces (190 oiseaux, 113 amphibiens, 128 arbres et 512 autres plantes) pour la période 2071-2100 sur une vaste zone d'étude couvrant le Québec et l'Ontario au sud du 53° parallèle, ainsi que le Nouveau-Brunswick et tous les États américains à l'est du 90° méridien (sauf la Floride).

Ces résultats inédits montrent qu'il faut s'attendre à des transformations majeures dans tous les écosystèmes du Québec puisque 383 des 765 espèces étudiées verront un déplacement géographique de leur niche (et donc potentiellement de leur répartition), 229 autres pourraient s'étendre vers le nord (comme la Grenouille des marais), 128 actuellement absentes du Québec pourraient s'y installer (comme la Mésange de Caroline), et 25 (toutes des plantes) pourraient se raréfier (comme l'Épinette noire), voire disparaître (comme le Bouleau glanduleux).

Puisque ces changements très rapides déséquilibreront les écosystèmes et que de nouvelles espèces viendront s'installer, les auteurs concluent que nos pratiques actuelles de gestion des écosystèmes et de conservation de la biodiversité devront y être adaptées.

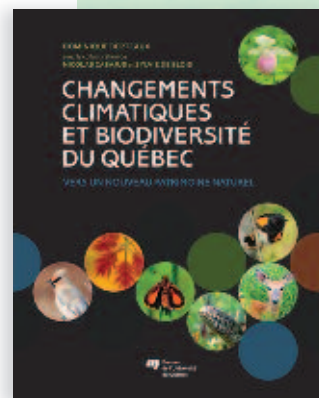
Toutes les cartes montrant la répartition potentielle de 681 espèces sont accessibles gratuitement sur le site <http://cc-bio.uqar.ca>, depuis lequel toutes les figures du livre peuvent être téléchargées. L'exploration de ce site permet aussi d'en apprendre plus sur le projet CC-Bio, sur l'équipe de recherche et sur le livre lui-même. De plus, toutes les redevances sur la vente du livre seront versées au Regroupement QuébecOiseaux et au zoo Ecomuseum de Sainte-Anne-de-Bellevue.

Des oiseaux et des mouches

Comme la cinquième et dernière année de collecte de données pour l'Atlas des oiseaux nicheurs est maintenant terminée, des centaines de collaborateurs enthousiastes vont peut-être s'ennuyer. Ce livre pourra les aider à mieux faire leur deuil de l'Atlas, et il plaira aussi aux amateurs d'aventures vécues.

Jean-Pierre Artigau nous fait le récit de la campagne de terrain qu'il a vécue avec son coéquipier Hugues Brunoni durant six semaines à l'été 2013. Ils avaient été recrutés pour effectuer des points d'écoute et recueillir des indices de nidification dans 21 parcelles prioritaires disséminées dans tout le bassin de la rivière Saint-Maurice.

Le récit se déroule au fil des jours, un peu comme un journal de voyage. On y parle, comme dit le titre, d'oiseaux et d'insectes piqueurs, mais aussi des gens rencontrés en cours de route, dont des Attikameks, par exemple. L'auteur leur rend hommage en entrecoupant son récit d'un conte et de deux légendes, joliment illustrés par l'artiste Josée Soucie.



CHANGEMENTS CLIMATIQUES ET BIODIVERSITÉ DU QUÉBEC : VERS UN NOUVEAU PATRIMOINE NATUREL

Par Dominique Berteaux
(avec la collaboration de Nicolas Casajus et Sylvie de Blois)

170 pages, 29 \$

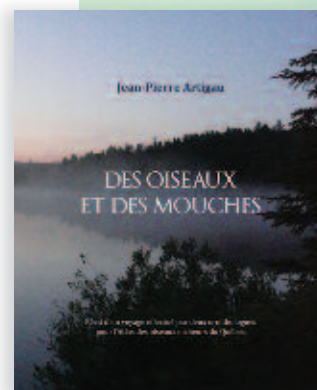
Presses de l'Université du Québec, 2014



OISEAUX : QUÉBEC ET AMÉRIQUE DU NORD

Sélection du Reader's Digest, 2014

576 pages, 29,95 \$



DES OISEAUX ET DES MOUCHES

Par Jean-Pierre Artigau

124 pages, 28 \$

Publié par l'auteur, 2014

On est touché, bien sûr, par les déboires, les difficultés et l'inconfort des deux compagnons d'aventure, mais aussi par l'humour, la débrouillardise, la persévérance et le souci de bien accomplir leur tâche. Personnellement, j'aurais apprécié plus de profondeur, plus d'émotion, et une carte qui m'aurait aidé à mieux suivre leur périple.

Bien écrit et agrémenté de plusieurs photos, ce livre procure deux heures de lecture agréable. On peut le commander sur le site <http://pages.videotron.com/artigau/index.html>

Oiseaux : Québec et Amérique du Nord

Cet ouvrage est la réimpression intégrale (mot pour mot, page pour page) du *Guide illustré des oiseaux de l'Amérique du Nord* publié il y a 22 ans – en 1992. On fait donc reculer ici l'ornithologie québécoise de plus de 20 ans, en omettant tous les progrès réalisés en systématique et en nomenclature depuis, et en faisant fi des nombreux changements dans la répartition des oiseaux attestés par le travail de milliers de bénévoles lors de deux atlas successifs.

On ressort les anciens noms folkloriques de *favvettes*, *pinsons* et *vautours* pour des oiseaux qui n'en sont pas et, selon les cartes périmées de l'ouvrage, plusieurs espèces pourtant communes, comme le Dindon sauvage, le Moqueur polyglotte et le Roselin familial ne nicheraient pas au Québec!

Le texte sur la couverture arrière est racoleur et mensonger. Il est faux de prétendre que «les détails sur la nidification, les habitats préférés, l'alimentation et les cris ne se trouvent dans aucun autre guide d'identification sur le terrain»; les livres de Paquin/Caron et de Suzanne Brûlotte offrent ces rubriques depuis longtemps. On trompe également le lecteur quand on écrit qu'on y trouve «les plumages des mâles, des femelles et des oisillons selon les saisons» alors qu'on ne présente souvent qu'une, parfois deux, illustrations par espèce, tout au plus.

Ce livre laisse même supposer que le Courlis esquimau et le Pic à bec ivoire pourraient encore exister. Ce manque de rigueur nous amène aussi la photo d'un Grand-duc d'Europe en page couverture (!), ainsi que le retour des fautes typographiques présentes il y a 22 ans (Sterne hausel, courleau, Tohi d'Albert)! Je n'y ai trouvé qu'une seule nouveauté: l'ajout de liens Internet dans la section réservée aux 335 sites propices à l'observation des oiseaux (dont seulement 7 pour le Québec).

Les difficultés financières de Reader's Digest en 2013 ne sont peut-être pas étrangères à la remise sur le marché de leur vieux «classique», désuet depuis longtemps. Malgré ses belles illustrations et ses textes intéressants, je crois que ce livre devrait être retiré des librairies et être entièrement révisé par des gens compétents, par respect pour tous les amateurs d'oiseaux, qui méritent mieux. 🐦

eBird Québec

Un portail unique pour les ornithologues québécois

www.ebird-qc.ca

REGROUPEMENT Québec Oiseaux en collaboration avec

BIRD STUDIES CANADA ÉTUDES D'OISEAUX

The Cornell Lab of Ornithology

Sur la piste des lagopèdes

Il y a quelques années, j'étais à la recherche du Lagopède des saules pour compléter ma banque de photos. Il aurait été simple d'attendre que cette espèce descende plus au sud, au niveau de Roberval par exemple, où elle est observée lors d'invasions cycliques. Mais j'ai plutôt décidé de me rendre à la Baie James pour immortaliser le fameux gallinacé du Nord.

► Puisque je demeure dans la région de Québec, j'ai préféré passer par le Lac-Saint-Jean plutôt que par Montréal et l'Abitibi. La première journée, j'ai roulé jusqu'à Chibougamau. Le lendemain matin, j'y ai pris la route du Nord pour rejoindre la route de la Baie James, bien au nord de Matagami. Cette dernière m'a conduit jusqu'à Radisson, l'endroit idéal pour établir un camp de base puisqu'on y trouve divers types d'hébergement.

À l'époque, j'avais un petit véhicule utilitaire sport dont l'autonomie était à peine supérieure à 450 km. Les postes d'essence étant inexistant le long de la route du Nord, d'une longueur de 600 km, j'ai donc apporté avec moi deux bidons de 20 litres pour être en mesure de rallier les points de ravitaillement.

J'ai aperçu mes premiers Lagopèdes des saules en bordure de la route à moins

de 100 km de Radisson. Un véhicule était arrêté et son conducteur les prenait en photo avec un appareil compact. J'ai alors eu l'occasion de prendre quelques photos en utilisant une valeur ISO de 1600, car le jour tombait. Le résultat n'était pas à la hauteur de mes attentes, mais j'avais au moins observé mes premiers lagopèdes.

La Transtaïga au cœur du territoire

Aux premières lueurs de l'aube, je suis prêt à partir à la recherche des « perdrix blanches », mais en tournant la clef dans le démarreur, je constate que la batterie est complètement à plat. Il faut dire que le mercure était descendu à -30 °C durant la nuit. Je regarde autour et vois que les véhicules d'Hydro-Québec ont été modifiés pour que le branchement électrique puisse se faire par l'arrière et qu'ils sont stationnés de reculons de manière à

pourvoir être survoltés facilement. Comme j'étais arrivé tardivement la veille, l'employé de la réception de l'hôtel avait oublié de me prévenir de brancher mon véhicule. Un dimanche matin à 5 h, le garagiste du coin n'est pas facile à rejoindre, et il ne se présentera que vers 10 h. Il s'agissait d'une première matinée perdue, mais j'ai profité de l'occasion pour glaner quelques renseignements sur la présence des lagopèdes. Pratiquement tous mes interlocuteurs en avaient observés dans les jours précédents. Après avoir été « soulagé » de 75 \$ pour le survoltage, j'ai pu enfin prendre la route.

J'avais prévu rouler sur la Transtaïga, qui relie les différentes installations d'Hydro-Québec. Cette route de plus de 900 km est évidemment utilisée par les employés de la société d'État, mais aussi par les chasseurs de caribous. L'embranchement se situe à environ 75 km au sud de Radisson. Après être revenu sur la route empruntée la veille, je roule enfin sur la mythique Transtaïga. J'y parcours plus de 250 km sans croiser aucun véhicule – ni aucun lagopède – avant de faire demi-tour.

Lors du retour, je décide de faire une pause. Alors que je contemple le paysage, un lagopède prend son envol. Il n'était qu'à quelques mètres devant moi et je ne l'avais pas aperçu! Son plumage immaculé lui permettait de se confondre aisément sur la neige. J'ai tout de même profité de l'occasion pour repérer ses traces dans la neige et tenter de comprendre le comportement de l'oiseau.

L'espèce porte bien son nom, car ici elle s'alimente principalement des bourgeons des saules qui poussent en bordure de la route. Dès cet instant, je ne tente plus de repérer des oiseaux blancs, mais plutôt des traces dans la neige autour des bosquets de saules. Au retour, j'observe de nombreuses pistes en bordure de la route, mais pour ma première journée de photo,



Lorsque les lagopèdes se déplaçaient sur le remblai de neige en bordure de la route, j'étais à la hauteur parfaite en demeurant dans le véhicule. L'utilisation du flash permet de créer un éclat dans l'œil du sujet, et fait que le plumage apparaît d'un blanc pur. Par un temps aussi froid, il est important de prévoir des piles de rechange pour le flash.

600 mm + 1,4x; 1/1000 s, f/11, ISO 250, avec sac de fenêtre.



Cette photo illustre bien le mode d'alimentation du lagopède, qui se nourrit de bourgeons de saules. À l'époque, j'utilisais fréquemment le mode d'exposition priorité à l'ouverture, mais lorsque je photographiais des sujets blancs, j'employais le mode d'exposition manuel. La lecture de l'histogramme et l'alerte de surexposition permettent de bien faire les réglages pour éviter de brûler les blancs.

600 mm + 1,4x; 1/1250 s, f8, ISO 200, avec sac de fenêtre.

je n'ai observé qu'un seul lagopède, et ce dans une situation ne permettant hélas pas de le photographier!

Le lendemain, je reprends la Transtaïga et, après avoir parcouru à peine 20 km, j'aperçois trois lagopèdes en vol à la hauteur du véhicule. Je freine, mais bien inutilement, car le trio bifurque en s'éloignant de la route, et je les perds de vue. Je repars aussitôt, et 75 km plus loin, je trouve enfin une bande d'une dizaine d'individus qui s'alimentent dans les saules. Je suis demeuré avec la troupe pendant 2 heures et j'ai pris plus de 400 photos. À midi, j'avais des photos plus que satisfaisantes, et comme une tempête était prévue pour les trois prochains jours, je me suis empressé de reprendre la route vers Québec.

La technique

Les lagopèdes que j'ai observés et photographiés étaient tous en bordure de la route. J'ai fait quelques tentatives pour sortir du véhicule, mais chaque fois, ils s'éloignaient. J'ai donc préféré demeurer à l'intérieur et les suivre lorsqu'ils se déplaçaient.

Étant donné la température glaciale, et le fait que je me trouvais au milieu de nulle part, j'ai préféré garder le moteur en marche lors de mes arrêts. J'ai bien tenté de mettre du chauffage à deux occasions, mais le bruit faisait fuir les oiseaux aussitôt. De plus, l'écart de température entre l'intérieur et l'extérieur du véhicule créait un problème de mise au point. Je me suis donc passé de chaleur. Il faut dire que dans de telles conditions, je suis toujours habillé chaudement. L'hiver, j'utilise des gants de ski de fond, qui sont relativement chauds et suffisamment minces pour sentir le bouton de déclenchement.

Lors de la prise de vue, le sac de fenêtre (*bean bag*) est essentiel pour absorber les vibrations du véhicule en marche. J'ai aussi utilisé un flash pour déboucher les ombres créées par les branches des saules.

Cette expédition demeure d'autant plus mémorable que la région de la Baie James est vraiment magnifique en hiver. Soyez néanmoins prudents, car les routes sont généralement sur fond de neige et glacées par endroits, sans compter la présence de caribous en grand nombre. 🐾

La Maison De l'Astronomie



Monarch 5
ATB

- Plus de 150 modèles de jumelles en magasin
- Plus de 30 modèles de lunettes de repérage
- Trépieds et têtes Manfrotto, Slik, Velbon, Jobu Design
- Digiscopie, service d'usinage de pièces

8074, St-Hubert, Montréal, Québec H2R 2P3 - 514 279-0063
www.maisonastonomie.ca maison.astro@bellnet.ca



Deux voyages ornithologiques

Équateur Inde

Excursions en petits groupes accompagnés par Jean-Philippe Gagnon, ornithologue et conférencier ornitrotteur.com

Explorateur

prochains départs :

Inde	Équateur
28	12
février	septembre
2015	2015

514.847.1177
1.888.877.1177
www.explorateur.qc.ca
explorateur@videotron.ca



Sivavkm ©
Martin-chasseur de Smyrne



Perché en évidence, cet oiseau émet quelques babillages avant de s'envoler. À quelle espèce appartient-il?

Les participants ayant fourni une réponse complète (nom de l'espèce et, le cas échéant, le sexe et l'âge de l'oiseau) doubleront leurs chances de gagner!

Faites parvenir vos réponses

avant le 21 décembre 2014

à Claude Nadeau, 1253, rue des Cerfs-Volants,
Val-Bélair, QC, G3K 2L9, ou par courriel à :
claudenadeau@videotron.ca



Deux exemplaires d'un ouvrage des Éditions Michel Quintin (*Le guide Paquin-Caron des oiseaux du Québec et des Maritimes*) seront tirés au sort parmi les participants qui auront visé juste.

N'oubliez pas de préciser votre adresse postale! À VOS GUIDES...

SOLUTION DU DÉFI N° 72

Suceur de sève?

Fin septembre. Un oiseau s'acharne sur une branche sans se soucier de votre présence. À quelle espèce appartient-il ?

► Avec un taux de succès légèrement supérieur à 98 % pour ce qui est de l'identification de l'espèce, force est d'admettre que le dernier défi s'est avéré très facile pour la grande majorité des participants. Le dos barré et le flanc strié pouvaient peut-être suggérer un Pic à dos rayé, mais la longue bande alaire blanche, légèrement dissimulée sous les plumes duvetueuses du flanc, n'est pas passée inaperçue. Caractéristique de notre **Pic maculé**, cette bande pâle démarque à elle seule cette espèce parmi tous les Picidés du Québec.

Assurément, certains observateurs attirés par les teintes vives évoqueront d'abord l'abondance de rouge à la tête comme premier critère pour décrire l'un de nos pics les plus richement colorés. Mais dans le cas d'oiseaux observés en contre-plongée ou de juvéniles, comme c'est le cas ici, c'est la bande blanche à l'aile qui devient déterminante, car elle est présente en tous plumages et visible dans presque toutes les positions.

L'angle de la photo permettait néanmoins d'apprécier un soupçon de rouge sur la calotte, plutôt brunâtre, et aussi à la gorge, confirmant hors de tout doute que notre vedette est un jeune mâle, solution avancée avec justesse dans 53 % des verdicts.

Certes, d'autres traits distinctifs, tels les chevrons noirs aux flancs ou la présence de jaunâtre à la poitrine, auraient pu être évoqués, mais c'est plutôt une importante caractéristique, extérieure à l'oiseau, qui été relevée dans de nombreuses réponses :



Noter la bande alaire blanche, caractéristique de tous les plumages du Pic maculé. La présence de plumes rouges à la gorge laisse deviner un jeune mâle.

la présence de petits trous ronds, bien alignés sur le tronc, en admettant que notre oiseau en soit l'auteur!

Forages typiques du Pic maculé (et d'autres espèces du même genre, mais évoluant loin de notre aire, comme les Pics à nuque rouge, de Williamson, et à poitrine rouge), ces cavités sont intentionnellement creusées pour laisser s'écouler la sève dont l'oiseau se réglera (ainsi que des insectes qu'elle attire). Ce comportement singulier est d'ailleurs si caractéristique qu'il est à l'origine du nom anglais des pics qui le pratiquent : les « sapsuckers » ou en français, « suceurs de sève », mais qui devrait plutôt être « lécheurs de sève »!

Parmi les rares autres réponses proposées, notons les Pics flamboyant et à dos rayé.

Les guides Paquin-Caron des oiseaux du Québec et des Maritimes vont à Marie O'Neill, de Lévis, ainsi qu'à Jacques Rousseau, de Laval. 🐦

Il vous manque un numéro de

QUÉBEC OISEAUX ?



Des numéros antérieurs sont également disponibles.

HIVER 2007	PRINTEMPS 2007	ÉTÉ 2007	AUTOMNE 2007	HIVER 2008	PRINTEMPS 2008	ÉTÉ 2008	AUTOMNE 2008
HIVER 2009	PRINTEMPS 2009	ÉTÉ 2009	AUTOMNE 2009	HIVER 2010	PRINTEMPS 2010	ÉTÉ 2010	AUTOMNE 2010
HIVER 2011	PRINTEMPS 2011	ÉTÉ 2011	AUTOMNE 2011	HIVER 2012	PRINTEMPS 2012	ÉTÉ 2012	AUTOMNE 2012
HIVER 2013	PRINTEMPS 2013	ÉTÉ 2013	AUTOMNE 2013	<div data-bbox="799 1071 1176 1470" data-label="Complex-Block"> <p>HORS SÉRIE Les espèces en péril au Québec 100 pages, 7,95 \$</p> <p>« Un magnifique magazine... ...quant à la photographie, elle est la plupart du temps exceptionnelle. »</p> <p>Pierre Gingras, La Presse</p> </div>			
HIVER 2014	PRINTEMPS 2014	ÉTÉ 2014	AUTOMNE 2014				



Par téléphone : 514 252-3190 ou 1 888 647-3289 (poste 6)

Par courrier : 4545, av. Pierre-De Coubertin
Montréal (QUÉBEC) H1V 0B2

Par internet : www.quebecoiseaux.org

Oui ! Je désire recevoir le ou les numéros suivants de Québec Oiseaux au prix spécial de **6,95 \$*** chacun.

- | | | | |
|---|---|---|---|
| <input type="checkbox"/> Hiver 2007 | <input type="checkbox"/> Hiver 2009 | <input type="checkbox"/> Hiver 2011 | <input type="checkbox"/> Hiver 2013 |
| <input type="checkbox"/> Printemps 2007 | <input type="checkbox"/> Printemps 2009 | <input type="checkbox"/> Printemps 2011 | <input type="checkbox"/> Printemps 2013 |
| <input type="checkbox"/> Été 2007 | <input type="checkbox"/> Été 2009 | <input type="checkbox"/> Été 2011 | <input type="checkbox"/> Été 2013 |
| <input type="checkbox"/> Automne 2007 | <input type="checkbox"/> Automne 2009 | <input type="checkbox"/> Automne 2011 | <input type="checkbox"/> Automne 2013 |
| <input type="checkbox"/> Hiver 2008 | <input type="checkbox"/> Hiver 2010 | <input type="checkbox"/> Hiver 2012 | <input type="checkbox"/> Hiver 2014 |
| <input type="checkbox"/> Printemps 2008 | <input type="checkbox"/> Printemps 2010 | <input type="checkbox"/> Printemps 2012 | <input type="checkbox"/> Printemps 2014 |
| <input type="checkbox"/> Été 2008 | <input type="checkbox"/> Été 2010 | <input type="checkbox"/> Été 2012 | <input type="checkbox"/> Été 2014 |
| <input type="checkbox"/> Automne 2008 | <input type="checkbox"/> Automne 2010 | <input type="checkbox"/> Automne 2012 | <input type="checkbox"/> Automne 2014 |

Hors série - Les espèces en péril **7,95 \$***

PRÉNOM	NOM
ADRESSE	APPARTEMENT
VILLE	CODE POSTAL
TÉLÉPHONE	BUREAU

Montant total : _____

* Taxes et frais de poste compris.

Mode de paiement

CHÉQUE MANDAT  

N° DE CARTE _____ DATE D'ÉCHÉANCE _____

SIGNATURE _____



Assemblée générale annuelle

La 33^e assemblée générale annuelle du Regroupement QuébecOiseaux a eu lieu le 13 septembre 2014 au Pavillon de l'île, à Châteauguay. Près de 65 personnes y ont pris part, et plusieurs ont bravé un temps peu clément pour sillonner les sentiers du refuge faunique Marguerite-D'Youville à la recherche d'oiseaux aussi braves qu'eux!

Nouveau conseil d'administration

Tous les administrateurs qui ont souhaité renouveler leur mandat ont été réélus : Réal Bisson (président), André Desrochers (vice-président, responsable

du comité scientifique et co-responsable du comité ÉPOQ/eBird), Raynald D'Aoust (trésorier et responsable du comité d'audit et de gestion), Suzanne Labbé (secrétaire et responsable du comité des ressources humaines et de la rémunération), José Gagnon (responsable du comité des règlements), Marie Dumontier (responsable du comité de financement et du comité de soutien au fonctionnement du conseil du Regroupement), Alain Hogue, Daniel Jauvin (responsable des banques de données Atlas et SOS-POP), Jacques Larivée (co-responsable du comité ÉPOQ/eBird), Alain Desrosiers, Frédéric Bussière (responsable du comité des projets de conservation), Jonathan Roy (responsable du Grand Défi et du comité jeunesse), auxquels s'ajoute un nouveau venu, Jean-Daniel Gagné, ornithologue amateur et professionnel en marketing.

Michel Gosselin a choisi de ne pas se représenter au conseil d'administration;

nous le remercions pour ses nombreuses années de dévouement et sommes très heureux qu'il ait accepté de demeurer responsable du comité du magazine *QuébecOiseaux* et membre des autres comités dont il faisait partie.

Recherche de bénévoles

Notre équipe n'est vraiment pas assez nombreuse pour mener tous ses projets et assouvir son désir de toujours en faire plus! Bien sûr, les besoins en financement sont au cœur de nos préoccupations, mais il existe d'autres façons de nous aider. Notre personnel a besoin d'aide de tous genres : soutien administratif, représentation lors d'événements, aide sur le terrain, etc. Vous voulez nous donner un coup de pouce? Veuillez remplir notre formulaire d'offre de bénévolat en ligne : www.quebecoiseaux.org/benevole 🐦



Le nouveau conseil d'administration : de gauche à droite, Jean-Daniel Gagné, Raynald Daoust, Jonathan Roy, Suzanne Labbé, André Desrochers, Marie Dumontier, Jacques Larivée, Réal Bisson, Frédéric Bussière, José Gagnon, Alain Desrosiers, Alain Hogue. N'apparaît pas sur la photo : Daniel Jauvin. © Daniëra Ulrich



REGROUPEMENT
QuébecOiseaux

4545, av. Pierre-De Coubertin
Montréal (Québec)
H1V 0B2
www.quebecoiseaux.org

Le Regroupement QuébecOiseaux (RQO) rassemble et représente les personnes et organismes intéressés à l'étude, à l'observation ou la protection des oiseaux du Québec. Ensemble, le RQO et ses membres affiliés cherchent à favoriser le rayonnement du loisir ornithologique, à promouvoir l'étude et l'observation des oiseaux du Québec, ainsi qu'à veiller à leur protection et à la conservation de leurs habitats. Par ses actions, le Regroupement maintient les liens entre les ornithologues, intervient dans les dossiers ayant trait à la protection des oiseaux du Québec, et favorise la diffusion des connaissances sur leurs comportements et leur répartition.

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Réal Bisson (président)	Frédéric Bussière Alain Desrosiers	Directeur général Jean-Sébastien Guénette
André Desrochers (vice-président)	Marie Dumontier Jean-Daniel Gagné	514 252-3190 1 888 OISEAUX
Suzanne Labbé (secrétaire)	José Gagnon Alain Hogue	(647-3289)
Raynald Daoust (trésorier)	Daniel Jauvin Jacques Larivée	info@quebecoiseaux.org
	Jonathan Roy	

CLUBS MEMBRES DU RQO

Club des ornithologues amateurs du Saguenay-Lac-Saint-Jean – C.P. 8088, succ. Racine, Chicoutimi QC G7H 5B5

Club des ornithologues de Brome-Missisquoi – C.P. 256, Cowansville QC J2K 3S7

Club des ornithologues de Châteauguay – 15, boul. Maple, Châteauguay QC J6J 3P7

Club des ornithologues de la Gaspésie – 428, boul. Pabos, Pabos QC G0C 2H0

Club des ornithologues de la région de l'Amiante – C.P. 533, Theftord Mines QC G6G 5T6

Club des ornithologues de l'Outaouais – C.P. 1419, Succ. Hull, Gatineau QC J8X 3Y1

Club des ornithologues de Québec – Domaine Maizerets, 2000, boul. Montmorency, Québec QC G1J 5E7

Club des ornithologues du Bas-Saint-Laurent – C.P. 66, Rimouski QC G5L 7B7

Club d'observateurs d'oiseaux de la Haute-Yamaska – C.P. 813, Granby QC J2G 8W8

Club d'observateurs d'oiseaux de Laval – 3235, boul. Saint-Martin Est, bureau 214, Laval QC H7E 5G8

Club d'ornithologie d'Achamps – 10780, rue Laverdure, Montréal QC H3L 2L9

Club d'ornithologie de Lac-Mégantic 3384, Baie des Sables Lac-Mégantic QC G6G 1R6

Club d'ornithologie de la Côte-Nord – C.P. 1053, Sept-Îles QC G4R 4S3

Club d'ornithologie de la région des Moulins – 2225, chemin Gascon, C.P. 82033, Terrebonne QC J6X 4B2

Club d'ornithologie de Longueuil – C.P. 21099, Succ. Jacques-Cartier, Longueuil QC J4J 5J4

Club d'ornithologie de Mirabel – 9009, route Arthur-Sauvé, Mirabel QC J7N 2T8

Club d'ornithologie des îles de la Madeleine – C.P. 8071, Îles-de-la-Madeleine QC G4T 1R3

Club d'ornithologie de Trois-Rivières – C.P. 953, Trois-Rivières QC G9A 5K2

Club d'ornithologie du Haut-Richelieu – C.P. 6033, Saint-Jean-sur-Richelieu QC J2W 2A1

Club d'ornithologie Sorel-Tracy – C.P. 1111, Sorel-Tracy QC J3P 7L4

Club ornithologique des Hautes-Laurentides – C.P. 4407, Mont-Tremblant QC J8E 1A1

Club ornithologique de Vaudreuil-Soulanges – C.P. 74, Vaudreuil-Dorion QC J7V 5V8

Groupe des ornithologues de Beauve-Etchemin – 675, 82^e Rue, Saint-Georges QC G5Y 6L4

Protection des oiseaux du Québec/ Bird Protection Québec – C.P. 43, Succ. B, Montréal QC H3B 3J5

Société de biologie de Montréal – 4777, avenue Pierre-de-Coubertin, Montréal QC H1V 1B3

Société de loisir ornithologique de l'Estrie – C.P. 1263, Succ. 50, Place de la Cité, Sherbrooke QC J1H 5L7

Société d'observation de la faune ailée du Sud-Ouest – C.P. 1231, succ. A, Salaberry-de-Valleyfield QC J6S 6S1

Société d'ornithologie de Lanaudière – C.P. 339, Joliette QC J6E 3Z6

Société du loisir ornithologique de l'Abitibi – C.P. 91, Rouyn-Noranda QC J9X 5C1

Société ornithologique du centre du Québec – C.P. 131, Drummondville QC J2B 6V6

St. Francis Valley Naturalists' Club – C.P. 222, succ. Lennoxville, Sherbrooke QC J1M 1Z5



Grand-duc d'Amérique
@ Marcel Gauthier

Chester A. Reed

Le 10 décembre 2014

Conférence de Michel Chevalier sur un pionnier de l'ornithologie. À 19 h 30 au Pavillon du Bois Papineau, 3235 boul. Saint-Martin Est, à Laval. Une invitation du Club d'observateurs d'oiseaux de Laval.

450 664-4718
lavalcool@qc.ca
www.lavalcool.com

L'Afrique du Sud

Le 10 décembre 2014

Conférence d'Alain Sylvain. À 19 h 30, 1^{re} Avenue, Notre-Dame-des-Prairies, à Joliette. Frais de 2 \$ pour les membres et de 4 \$ pour les non-membres. Une invitation de la Société d'ornithologie de Lanaudière.

info@sollanaudiere.com
www.sollanaudiere.com

Le Plectrophane des neiges

Le 14 janvier 2015

Conférence de Simon Duval. À 19 h 30 au Pavillon du Bois Papineau, 3235 boul. Saint-Martin Est, à Laval. Une invitation du Club d'observateurs d'oiseaux de Laval.

450 664-4718
lavalcool@qc.ca
www.lavalcool.com

Les oiseaux de proie

Le 14 janvier 2015

Conférence de Luc Foisy. À 19 h 30, 1^{re} Avenue, Notre-Dame-des-Prairies, à Joliette. Frais de 2 \$ pour les membres et de 4 \$ pour les non-membres. Une invitation de la Société d'ornithologie de Lanaudière.

info@sollanaudiere.com
www.sollanaudiere.com

Soirée de photos partagées

Le 16 janvier 2015

Présentation de photos par Louis-Philippe Bateman et un autre membre du club à déterminer. À 19 h 30 au Domaine de Maizerets, 2000, boul. Montmorency, à Québec. Frais de 2 \$ pour les non-membres et gratuit pour les membres et les jeunes de 16 ans ou moins. Une invitation du Club des ornithologues de Québec.

418 871-3497 (Norbert Lacroix)
coq@coq.qc.ca
www.coq.qc.ca

Le Grand-duc d'Amérique

Le 28 janvier 2015

Conférence de Lucien Lemay. À 19 h 30 au local du Groupe Plein Air Terrebonne, au 1150, côte Boisée, à Terrebonne. Frais de 3 \$ pour les membres et de 5 \$ pour les non-membres. Une invitation du Club d'ornithologie de la région des Moulins.

514 590-4707
www.cordem.ca

Hydroélectricité et faune ailée

Le 11 février 2015

Conférence de Jean-Philippe Gilbert sur les efforts d'Hydro-Québec pour protéger l'avifaune.

À 19 h 30 au Pavillon du Bois Papineau, 3235 boul. Saint-Martin Est, à Laval. Une invitation du Club d'observateurs d'oiseaux de Laval.

450 664-4718
lavalcool@qc.ca
www.lavalcool.com

Pluvier siffleur et conservation

Le 18 février 2015

Conférence de Sébastien Rioux. À 19 h 30, au pavillon d'accueil du Parc Michel-Chartrand, à l'intersection du boul. Curé-Poirier et de la rue Adoncour, à Longueuil. Frais de 5 \$ pour les non-membres. Une invitation du Club d'ornithologie de Longueuil.

450 441-8269 (Leah den Besten)
l.denbesten@hotmail.com
www.omitho-longueuil.org

Les rapaces diurnes du Québec

Le 25 février 2015

Conférence de Michel Juteau. À 19 h 30 au local du Groupe Plein Air Terrebonne, au 1150, côte Boisée, à Terrebonne. Frais de 3 \$ pour les membres et de 5 \$ pour les non-membres. Une invitation du Club d'ornithologie de la région des Moulins.

514 590-4707
www.cordem.ca

Formation eBird Québec

Cet hiver, Jean-Sébastien Guénette, du Regroupement QuébecOiseaux, animera une nouvelle série d'ateliers d'initiation à eBird Québec, en collaboration avec diverses associations.

Le 10 décembre à Terrebonne (Club d'ornithologie de la région des Moulins).

Le 8 février à Sherbrooke (Société de loisir ornithologique de l'Estrie).

Le 20 février à Québec (Club des ornithologues de Québec).

Tous les détails sur le site Web du Regroupement QuébecOiseaux et auprès des associations hôtes.

eBird
Québec

MARS, AVRIL ET MAI 2014

PRINTEMPS 2014



Tyran à longue queue à L'Anse-au-Griffon, le 15 avril 2014.
© Claude Côté

Dates hâtives records

	NOMBRE	DATES	OBSERVATEURS
Pélican d'Amérique			
Trois-Rivières	1	20 avril	L. Jacques
Tyran à longue queue			
L'Anse-au-Griffon, Gaspé	1	15 avril	C. Côté

Les hivernants attardés

Au moins 330 **Lagopèdes des saules** ont été signalés au nord de Waswanipi le 23 mars (R. Ladurantaye et autres), tandis qu'un oiseau plutôt tardif était à Val-d'Or le 9 mai (R. Gauthier, R. Ladurantaye). Les 17 **Harfangs des neiges** posés sur la glace de la baie de Valois, à Dorval, le 29 mars étaient notables (P. Bannon); plusieurs présences de l'espèce ont de plus été rapportées à la fin de mai dans l'est du Québec, ce qui ne s'était pas produit ces dernières années. Le **Pic à tête rouge** signalé à Saint-Godefroi l'hiver dernier y a été vu pour la dernière fois le 15 mars (M. et E. Arsenault).

Des groupes de 1 200 **Jaseurs boréaux** à La Pocatière (C. Auchu, C. Girard) et de 2 000 à Carleton (P. Poulin, G. Roy) le 13 avril indiquaient que les petits fruits sauvages disponibles plus loin au nord avaient été épuisés à la fin de l'hiver. Le **Tohi tacheté** noté à Cap-à-l'Aigle l'hiver dernier y a été vu pour la dernière fois le 4 avril (selon J.-F. Rousseau).



Harfang des neiges (et Carouge à épaulettes) à Gatineau, le 29 mai 2014. © Jean-Marc Emery

Les migrateurs

Trois **Cygnés trompettes** nés à Val-d'Or à l'été 2013 y ont été observés du 29 avril au 28 mai 2014 (C. Siano, R. Ladurantaye). Un mâle intermédiaire entre les formes américaine et eurasienne de la **Sarcelle d'hiver** était à Baie-du-Febvre le 24 avril (O. Barden). Un **Fou de Bassan** immature, photographié au lac Simon, en Outaouais, le 24 mai (D. Perrier et autres), représentait une présence printanière inusitée à l'intérieur des terres, tandis qu'un **Pluvier siffleur** aux îles de la Madeleine le 19 avril était fort hâtif (C. et J. Roy). Une dizaine de **Phalaropes de Wilson** ont été rapportés ce printemps, mais l'espèce n'a cependant pas niché au Québec depuis cinq ans.

Une **Hirondelle noire** à Saint-Gédéon le 3 mai (C. Cormier et autres) représentait une première présence au Saguenay-Lac-Saint-Jean depuis 1957; cette même espèce a aussi été notée à Grande-Rivière le 4 mai (A. Couture) et à l'Anse-à-Beaufils le 22 mai (J. Wiseman), des premières en Gaspésie depuis 1976. Une « vague » de **Traquets motteux** est arrivée sur l'est du Québec en marge d'un phénomène de plus grande ampleur à Terre-Neuve-et-Labrador (voir les présences rapportées dans le tableau des migrateurs). Ce qui semble être un hybride de **Bruant des plaines x Bruant familier** a été photographié au domaine de Maizerets, à Québec, les 4 et 5 mai (P. Otis, A. Déry, L. Roy).



Hybride Bruant des plaines x Bruant familier à Québec, le 4 mai 2014. © Laval Roy

Autres migrateurs notables

	NOMBRE	DATES	OBSERVATEURS
Cygne siffleur			
Saint-Jean-sur-Richelieu	1	15 mars	F. Boulet et autres
Saint-Méthode, Lac-Saint-Jean	1	12-15 mai	C. Bombeek
Barge marbrée			
Saint-Barthélemy, Lanaudière	2	22-25 mai	P. Franche, M. et M. Boulard
Chambord, Lac-Saint-Jean	1	24 mai	J. Rousseau et autres
Métis-sur-Mer	1	31 mai	M. Larrivière
Bécasseau à échasses			
Longue-Rive, Côte-Nord	1	24 mai	R. Gingras
Labbe pomarin			
La Malbaie	1	31 mai	G. Lord, J. Bernier
Labbe parasite			
Rivière-Ouelle	128	24 mai	C. Auchu, C. Girard
Hibou moyen-duc			
Gaspé	1	3 et 15 mai	S. Marchand, D. Jalbert
Pic à tête rouge			
Saint-Armand, Montérégie	1	22 mai	F. Trempe
Gobemoucheon gris bleu			
Saint-Bruno-de-Montarville	1	14 avril	L. den Besten
L'Anse à l'Orme, Montréal	1	17 avril	J. Coutu
Pointe-au-Chêne, Argenteuil	1	20 avril	F. Morand
Sainte-Anne-des-Monts	1	22-28 mai	M. Daudelin
Troglodyte de Caroline			
Roberval	1	4 mai	C. Bellemare
Troglodyte à bec court			
Manseau, Chaudière-Appalaches	1	31 mai+	O. Barden, J.-M. Lagueux-Tremblay
Traquet motteux			
Blanc-Sablon	3-4	4-8 mai	J. Joncas
Barachois, Percé	1	4 mai	J. Varano
Isle-aux-Coudres	1	8 mai	M. Ahern Normandeau
Havre-Saint-Pierre	1	11 mai	M. Boucher
Sainte-Anne-des-Monts	1	12 mai	M. Daudelin
Les Escoumins	1 m.	13-15 mai	J.-G. Beaulieu
Mont-Joli	1	19-21 mai	M. Jaffré
Les Escoumins	1 fem.	21 mai	A. Desrochers, F. Noreau, V. Dufresne
Longue-Rive, Côte-Nord	1	24 mai	P. Côté, M. Tétrault et autres



Paruline à gorge grise à Châteauguay, le 22 mai 2014.
© Mark Dennis

	NOMBRE	DATES	OBSERVATEURS
Paruline à gorge grise			
Île Saint-Bernard, Châteauguay	1	22 mai	M. Dennis
Bruant sauterelle			
Pierrefonds	1	26 mai	J. Coutu
Passerin indigo			
Mistissini	1	25 mai	d'après A. Anctil

Les nicheurs

Trois ou quatre nids de la **Grande Aigrette** ont été trouvés le 28 mai dans une colonie de Grands Hérons à Sabrevois (P. Bannon), ce qui porte maintenant à cinq le nombre de sites de nidification de l'espèce dans le sud du Québec.

Les visiteurs inusités

Un mâle de **Paruline de Townsend**, présent à Pointe-Calumet, à Deux-Montagnes, du 16 au 21 avril, y a été photographié (J.-C. Charbonneau et autres), ce qui constitue une première présence confirmée au Québec. Une femelle du **Quiscale de Brewer**, observée par plusieurs à Baie-du-Febvre, du 20 avril au 4 mai, a été photographiée (D. Ouellette, D. Paquette, et autres), ce qui fournit l'une des rares preuves de la présence de l'espèce au Québec. Un **Capucin damier**, d'origine captive, a aussi été photographié à Gatineau le 14 avril (M. Quevillon).



Paruline de Townsend à Pointe-Calumet, le 17 avril 2014.
© Mark Dennis



Quiscale de Brewer à Baie-du-Febvre, le 30 avril 2014.
© Yves Dugré

Autres visiteurs inusités

	NOMBRE	DATES	OBSERVATEURS
Bernache nonnette			
Baie-du-Febvre	1	7 avril	J. Gélinas et autres
Saint-Paul-de-l'Île-aux-Noix	1	21-28 avril	R. et G. Boulet
Sarcelle d'été			
Cabano	1 m.	5 mai	M. Beaulieu
Aigrette neigeuse			
Carignan, Montérégie	1	12 avril	R. Belhumeur
Barachois, Percé	1	11 mai	S. Marchand
Saint-Blaise, Montérégie	1	12-16 mai	A. Martel
Aigrette tricolore			
Cap Tourmente	1	15 mai	R. Gingras
Longue-Rive, Côte-Nord	1	23-26 mai	R. Gingras, J. Forgues
Héron garde-boeufs			
Sainte-Cécile-de-Milton	1	24 avril	L. Desnoyers d'après M. Desnoyers
Ibis falcinelle			
Saint-Paul-de-l'Île-aux-Noix	2	3-10 mai	V. Létourneau et autres
Pointe-du-Lac, Mauricie	1	10-11 mai	L. Dauphinais, M. Gaudreault
Domaine de Maizerets, Québec	1	11 mai	G. Garant
Saint-Léon-de-Standon, Bellechasse	1	12-18 mai	R. Gingras, J. Forgues
Chevalier semipalmé			
Montmagny	1	31 mai	G. Cyr
Combattant varié			
Métabetchouan, Lac-Saint-Jean	1 m.	5-13 mai	D. Lavoie et autres
Bécassin à long bec			
Kamouraska	1	25 mai	F. et R. Dion
Mouette rieuse			
Cap-Saint-Ignace, Montmagny	1	22 mai	S. Lemieux, S. Blackburn
Les Escoumins	1	29 mai	J.-G. Beaulieu
Mouette atricille			
La Malbaie	1	31 mai	P. Otis et autres
Mouette de Franklin			
Métabetchouan, Lac-Saint-Jean	2	19 mai	C. Cormier, G. Savard
Saint-Jean-sur-Richelieu	1	22 mai	R. et G. Boulet
Tourterelle turque			
Saint-Flavien, Lotbinière	1	avril-mai	M. Lapointe
Solitaire de Townsend			
Réserve faunique de Matane	1	22-26 mars	P. Beaupré
Paruline à ailes bleues			
Cap Tourmente	1	16 mai	O. Barden, D. Lavoie
Paruline à gorge jaune			
Bic	1	16 mai	L. Masson
Paruline des prés			
Île de la Visitation, Montréal	1 m.	8 mai	J. Coutu
Paruline hochequeue			
Jardin botanique, Montréal	1	10 mai	L. D'Amours
Paruline à capuchon			
Hull	1 m.	17 mai	F. Bédard
Paruline polyglotte			
Cap Tourmente	1	24 mai-2 juin	J. Guérin et autres

L'objectif de cette chronique est de rendre compte, au fil des saisons, des observations les plus remarquables, notamment celles qui complètent nos connaissances sur la répartition des oiseaux au Québec. Ce texte saisonnier est traduit et adapté d'une chronique similaire, publiée en version anglaise depuis 1975 dans la revue *North American Birds*. Pour suivre, au jour le jour, les observations inhabituelles d'oiseaux au Québec, consultez le site Les oiseaux rares du Québec :

www.oiseauxrares.qc.ca

	NOMBRE	DATES	OBSERVATEURS
Piranga vermillon			
Trois-Pistoles	1 m. imm.	17 avril-10 mai	L. Belzile, B. Breault et autres
Brossard	1 m. imm.	21-25 avril	C. Tanguay et autres
Saint-Fabien-sur-Mer	1 m. imm.	11-15 mai	G. Raboin et autres
Buckingham, Gatineau	1 m. imm.	18 mai	J. et M. Laviolette d'après D. Toussaint
Piranga à tête rouge			
Saint-Prime, Lac-Saint-Jean	1 m.	11-13 mai	S. Godin
Rimouski	1 m.	11-14, 25 mai	d'après D. Ruest, J. Larivée
Guiraca bleu			
Saint-Georges-de-Beauce	1 m. ad.	16 avril	T. Maranda d'après F. Lavoie
Saint-Juste-du-Lac, Témiscouata	1 m. ad.	17-18 mai	N. Nadeau, M. Normand
Dickcissel d'Amérique			
Lac-Mégantic	1	17-18 mai	M. et L. Turcotte
Chibougamau	1	22 mai	A. Anctil et autres
Montmagny	1	24 mai	Y. Bernier
Carouge à tête jaune			
Camp Eastmain	1 fem.	19 mai	S. Hamel et autres
Val-Paradis, Abitibi	1 m. ad.	21 mai	M.-F. Fortin
Oriole des vergers			
Saint-Georges-de-Beauce	1 fem.	12 mai	R. Turgeon
Sainte-Thérèse-de-Gaspé	1 m. imm.	30 mai	A. Couture, Y. Cyr
Val-d'Or	1 fem.	31 mai	R. Thibeault



Piranga à tête rouge à Rimouski, le 12 mai 2014.
© Alain Scheinck



Oriole des vergers à Val-d'Or, le 31 mai 2014.
© Romain Thibeault

La vraie nature des oiseaux

Dossiers spéciaux

Destinations

Côté cour, côté jardin

Portrait

Guide d'achat et équipement

Défi

DESTINATION **LES BORDS DU LAC SAINT-LOUIS**



Sur la route des oiseaux de proie

Si l'on veut observer certains de ces rapaces tout au long de l'année, il faut se rendre au Lac Saint-Louis, dans la région de Québec.

Le Lac Saint-Louis

Le Lac Saint-Louis est un lac d'eau douce qui se trouve dans la région de Québec. C'est un lieu idéal pour observer les oiseaux de proie.

Le Faucon

Le Faucon est un oiseau de proie qui se trouve dans la région de Québec. C'est un oiseau très rapide et très précis.

Le Buteo

Le Buteo est un oiseau de proie qui se trouve dans la région de Québec. C'est un oiseau très puissant et très agile.

Le Gyp

Le Gyp est un oiseau de proie qui se trouve dans la région de Québec. C'est un oiseau très grand et très imposant.

PORTRAIT **LES GRUES DU CANADA**

Grandeur et grâce

Observées sur un terrain plat, les grues du Canada sont impressionnantes. Leur long cou s'étire vers le ciel, et leur tête se penche en avant.



Portrait de la Grue

La Grue du Canada est un oiseau de grande taille qui se trouve dans la région de Québec. C'est un oiseau très élégant et très gracieux.

REPORTAGE **LES BORDS DU LAC SAINT-LOUIS**



Une nouvelle volière pour Le Nichoir

Sur une propriété de deux hectares, Le Nichoir a créé et installé les nouvelles volières où se retrouvent les grues du Canada.

Le Nichoir est un lieu où les grues du Canada sont élevées. C'est un lieu très agréable et très sûr.



Abonnez-vous!

4 numéros (1 an) 22,95 \$ (taxes incluses)

8 numéros (2 ans) 39,95 \$ (taxes incluses)

par téléphone 514 252-3190 ou 1 888 647-3289 (poste 6)

par Internet www.quebecoiseaux.org

par courrier remplir le coupon d'abonnement inséré dans le magazine

Abonnez-vous pour 1 an, économisez **15 %**

Abonnez-vous pour 2 ans, économisez **25 %**

Devenez membre du Regroupement QuébecOiseaux économisez jusqu'à **35 %**

Voir tous les AVANTAGES sur le coupon inséré dans le magazine ou à www.quebecoiseaux.org/membre



Vacarme brésilien

► J'ai passé les trois premiers mois de l'année 2014 à Belo Horizonte, capitale de l'État du Minas Gerais, au Brésil. Les villes brésiliennes ont pour je ne sais quelle raison déclaré la guerre au silence il y a très longtemps. Leur victoire est sans appel. À Belo Horizonte, le silence a été vaincu.

Au dix-neuvième étage de ma tour d'habitation, dans la chaleur absurde de l'été austral, en l'absence de climatisation, le vacarme du Brésil me tenait éveillé jusqu'aux petites heures du matin. C'est là que j'ai appris à dormir avec des bouchons. Il m'arrivait certains soirs d'essayer de décomposer le tumulte complexe de Belo Horizonte. Dans le fracas nocturne tropical, j'ai vite appris à distinguer la pétarade des moteurs à deux temps du mugissement des autobus, comme on distingue l'urubu du toucan. Aux bruits mécaniques s'ajoutaient, les soirs de carnavales, le boum-boum tonitruant des fêtards, et les soirs de *futebol*, les exclamations de joie ou de dépit des partisans qui sortaient la tête de leur fenêtre pour commenter chaque but. Ajoutez à tout cela le roulement du tonnerre sur les montagnes ferreuses, les aboiements des chiens, les cris de la jeunesse ivre, les sambas qui sortent de nulle part et le savant solfège des klaxons et des ambulances. La nuit brésilienne est un tumulte.

Impossible de vous dire comment elle a pu enfanter le doux chuintement de la bossa-nova. C'est un mystère brésilien.

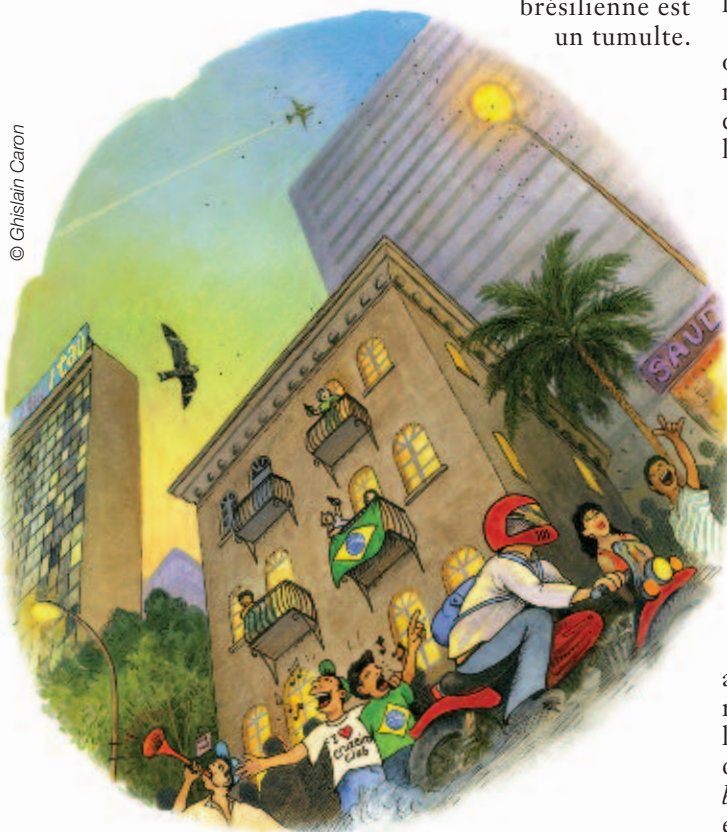
Rien, mais alors là absolument rien au Brésil ne me rappelle ma terre natale québécoise. Tout me hurle que je suis ailleurs. J'ai adoré le Brésil, même dans ses orgies de décibels. Mais à travers ce tintamarre dément, dans les ténèbres, il m'arrivait d'entendre le soir un *pijît* strident qui me ramenait à Montréal sans que je ne sache dire comment ni pourquoi. Ce son-là, je savais ce qu'il était, mais la mémoire a ceci de particulier : en pays étranger, elle cesse de fonctionner. On oublie les noms et les sourires. Des soirs durant, j'ai entendu ce cri fendre l'air obscur sans comprendre pourquoi il déclenchait chez moi ce que les Brésiliens appellent *saudade*, ce mélange de mélancolie et de nostalgie. Au Brésil, je ne me suis pas intéressé aux oiseaux. Je cherchais là autre chose. Oui, j'ai vu les urubus se gaver du foie d'un animal en putréfaction, les toucans perchés sur la branche d'un jabuticaba et quelques petites espèces inconnues. Mais je n'avais pas le temps. J'étais occupé à chercher partout le trait d'union dont j'avais besoin pour relier deux histoires de mon prochain roman, ou plus clairement, un motif recevable pour parler dans le même livre de ma Gaspésie et du Brésil. Au bout de mon voyage, j'ai compris à regret que j'allais devoir me rabattre sur la morue salée dont les Brésiliens raffolent comme leurs cousins du Portugal. Encore dans l'assiette. Un peu galvaudé...

Comme le dit la chanson de Tom Jobim, les eaux de mars ont fermé l'été pour me laisser rentrer à Montréal avec dans mes valises des biographies de princesses portugaises, des chansons très tristes et des photographies des œuvres de l'architecte Oscar Niemeyer. Mais je n'avais toujours pas mon sésame, mon aller-retour littéraire Belo Horizonte – Gaspé. À Montréal, j'ouvre patiemment trois mois de courrier. Mon *QuébecOiseaux* est arrivé. En le feuilletant, j'apprends, que l'Engoulevent d'Amérique, un oiseau dont j'ai toujours associé le cri aux soirs d'été du Québec, cet oiseau que j'ai entendu mille fois sans jamais le voir, celui-là même, oui, migre l'hiver jusqu'au Brésil. Je me suis précipité sur mon CD de chant d'oiseaux. Oui, c'est bien lui. Comment avais-je pu ne pas le reconnaître? Au sud de l'équateur, on perd la mémoire du nord.

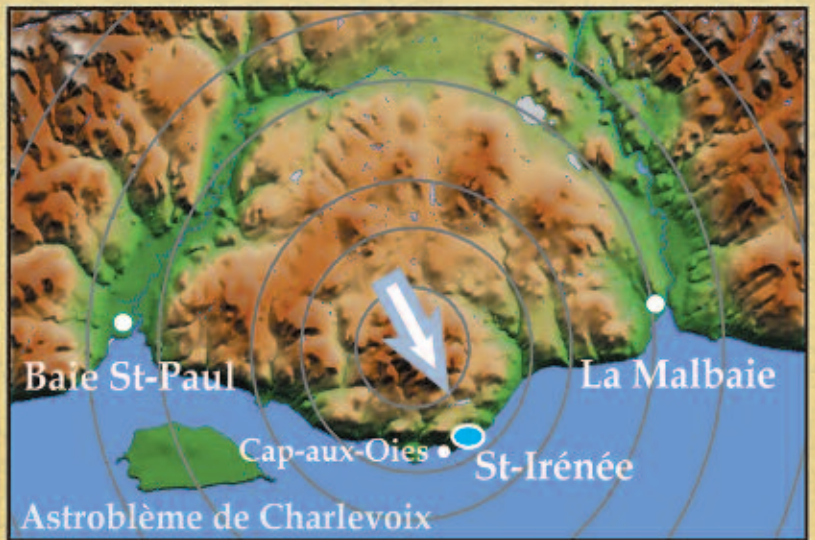
Il m'avait suivi.

Et soudain me revint en mémoire toute la folie bruyante et foisonnante du Brésil. Proust avait une madeleine. J'ai un engoulevent, et il est d'Amérique. De toutes les Amériques.

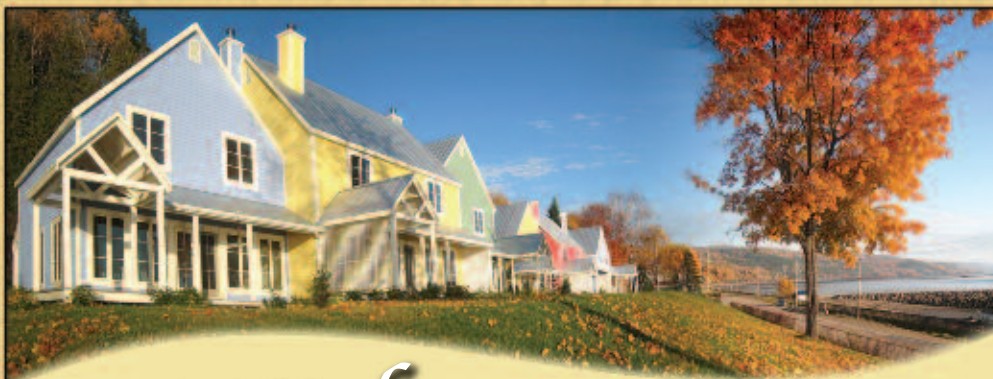
Dans mon imagination d'écrivain, l'oiseau qui piaillait au-dessus de la place Raoul Soares à Belo Horizonte est revenu en mai me crier qu'il a, lui, depuis toujours fait l'aller-retour entre la Gaspésie et Belo Horizonte et que la distance n'est qu'une vue de l'esprit. Là-bas, on l'appelle le *bacurau norteamericano*. Il comprend le portugais brésilien et l'accent gaspésien. 🐦



© Ghislain Caron



Vous invite dans l'astroblème de Charlevoix, réserve mondiale de la biosphère.



Joyau de Charlevoix!



Location touristique de haut standard

Un choix stratégique, en bordure du fleuve, au pied du Domaine Forget, entre les deux grands centres de ski, au coeur de la région touristique de Charlevoix, et à proximité du centre hivernal familial "Les Sources Joyeuses".

Le Sablon vous donne un accès exclusif au rivage de Cap-aux-Oies avec ses sentiers privés, ses tables de pique-nique et ses sites de feu de camp.

Observations ornithologiques à l'année longue

**Pour réservation
1 888 754-1551**

www.sabloncharlevoix.com

NOUVEAU EN 2015
Explorez l'astroblème de Charlevoix!
Devenez géologue d'un jour!





MONARCH



LA PERFORMANCE PAR LES NOMBRES

Avec ses modèles de lignées légendaires et ses systèmes optiques avancés, la série de jumelles MONARCH tout-terrain optimise chaque heure passée sur le terrain en vous offrant des vues haute résolution, incroyablement lumineuses, des premiers aux derniers rayons lumineux.

CHAQUE PAIRE DE JUMELLES MONARCH EST OPTIMISÉE POUR OPÉRER QUELLES QUE SOIENT LES CONDITIONS

- Toutes les jumelles MONARCH sont purgées à l'azote pour être étanches et antibuée
- Vaste plage d'écart interpupillaire sur tous les modèles
- Technologie de verre écologique sans plomb ni arsenic
- Tous les prismes et lentilles bénéficient d'un traitement multicouche pour des images lumineuses
- Mise au point rapide de près jusqu'à l'infini
- Gainage de protection en caoutchouc offrant une prise en main confortable
- Oeilletons ajustables en caoutchouc
- Traitement de correction de phase des prismes pour une excellente résolution